

SECOND LIVRE DE MESSIRE LEON BAPTISTE ALBERT,
traitant de la matière convenable à faire les édifices.

*En premier lieu je dis qu'aucun ne doit commencer un bâtiment à la volée,
ains longtempz auparavant préméditer en soi-même quel et comment il doit être selon la qualité de sa personne.
Après qu'il ne se faut seulement arrêter aux portraits des plates-formes qui s'en tracent sus le papier, mais faire dresser un
modèle d'ais de bois, papier, ou autre chose propre, au moyen de quoi se puissent voir au naturel les figures et proportions
de toutes les parties, lequel modèle sera communiqué à gens experts, pour avoir leur opinion là-dessus,
afin que l'ouvrage accompli, l'entrepreneur ne tombe en repentailles.*

Chapitre premier.

Nul homme (selon mon jugement) ne doit sans bon conseil dépendre son argent à bâtir, et ce tant pour plusieurs raisons pertinentes, que principalement pource qu'il en pourrait acquérir réputation d'être léger, en quoi il ferait une très grande plaie à son honneur. Mais comme une œuvre bien conduite apporte souveraine louange à tous les personnages qui l'ont devisée, et mis la main à la besogne, ainsi quand il s'y trouve quelque chose à redire, provenant du peu de considération de l'architecte, ou de l'ignorance des ouvriers, cela produit dommage et moquerie trop cuisante.

Certainement les blâmes ou louanges qui se donnent tous les jours aux ouvrages, par espécial aux publics, sont si faciles à recevoir que l'on ne saurait dire combien ; ce nonobstant, encore y a-t-il je ne sais quoi qui induit plutôt les personnes à médire quand quelque cas va mal qu'à bien estimer le labeur, et fût-il en toute perfection.

f. 21

C'est aussi une chose admirable que tous hommes tant ignorants que bien entendus sentent incontinent par instinct de nature, s'il y a rien de bon ou de mauvais en tous artifices qui leur sont présentés. Mais la vue en cet endroit a beaucoup plus d'efficace que tous les autres sentiments, et de là vient que si une besogne est mise en évidence, et l'on y trouve la moindre faute du monde, en quelque chose de trop court, ou trop long, cela émeut subitement les affections des personnes à désirer correction. Si est-ce que nous n'entendons pas tous de quelle source un tel effet procède. Toutefois si on en vient demander l'opinion à chacun en particulier, il n'y aura celui qui ne dit qu'à son avis l'œuvre se pourrait amender, mais de dire en quoi ou comment, ce n'est pas le gibier de tous, ains seulement de ceux qui s'y entendent.

Or est-ce le devoir d'un homme sage, de préméditer si dextrement les choses en sa pensée, qu'en achevant son entreprise, ou bien quand elle du tout parfaite, il ne dit, j'eusse bien voulu ceci ou cela autrement et aimerais beaucoup mieux qu'il fût ainsi, ou ainsi, car, à la vérité, nous ne portons pas petite punition de notre folie, quand la besogne faite ne succède bien n[i] beau, et venons par trait de temps à connaître les fautes, à quoi ne prenions garde lorsque nous commençâmes inconsidérément, ou pour mieux dire, à l'étourdie, et de là vient qu'à tout jamais nous en déplaît et avons regret d'avoir commis telle erreur, en sorte que ne pouvons durer si la chose n'est démolie, et si nous la faisons abattre, la dépense double, la peine perdue et la légèreté de notre jugement, sont vitupérés de tout le monde.

Suétone Tranquille affirme que Jules César fit toute raser à fleur de terre une maison à Nemorensis, autrement Ariccia, à dix milles de Rome, par lui commencée et poursuivie depuis les fondements jusques au faite, chose qui avait coûté beaucoup d'argent, pource (sans plus) qu'elle ne satisfaisait pas en tout et par tout à son plaisir, et de cela est-il encore présentement blâmé, d'autant qu'il n'avait assez bien pourpensé que c'est qu'il y fallait ou non, et peut bien être qu'il fit jeter par terre ce qui était très bien, mais par lui pris à contrecœur, étant ému de sa légèreté.

Voilà pourquoi toujours me plaira l'ancienne coutume de ceux qui soulaient raisonnablement édifier, lesquels ne s'arrêtaient aux portraits de plate peinture, ainsi faisaient faire des modèles de bois, ou autre matière appropriée, au moyen de quoi ils pouvaient voir comment tout l'ouvrage devait succéder en chacune de ses parties, ensemble ses proportions et mesures, puis s'en conseillaient aux

experts et examinaient plusieurs fois toutes les particularités occurrentes, avant que mettre la main à la besogne, qui requiert plus de soin et de dépense qu'il n'est avis à beaucoup de personnes.

De faire former ces modèles proviendra ce bien que vous pourrez parfaitement considérer l'assiette de la région, le pourpris de l'aire, le nombre et ordre des parties, la face ou présence des parois, la fermeté des planchers et de la couverture, voire (pour le dire court) la raison de toutes les choses dont nous avons parlé au livre précédent. Puis si vous voyez que bon soit, vous y pourrez ajouter, diminuer, changer, renouveler, ou refaire le tout en autre mode, jusques à ce que soyez contenté, et que cela s'approuve par les gens qui s'entendent en semblables matières.

Davantage, et qui n'est pas chose dont il faille faire peu de cas, vous connaît-
[f. 21v°]

trez par là bien au long et par le menu toute la dépense de votre logis, en voyant les largeurs, hauteurs, épaisseurs, nombres, étendues, formes, espèces et qualités de tous les membres, selon la majesté que vous leur voudrez donner, et si saurez quel salaire devront avoir les ouvriers qui prendront charge de la manufacture, même combien pourront coûter toutes colonnes, chapiteaux, bases, architraves, frises, corniches, incrustatures, pavements, images et autres telles particularités, qui appartiennent tant au corps de l'ouvrage qu'à sa parure ou décoration.

Je ne veux ici passer en silence un point qui me semble grandement à propos, c'est, qu'un bon architecte désirant représenter au naturel comment un bâtiment doit être, ne fera jamais un modèle fardé ou embelli des brouilleries de peinture, ains fera l'ignorant, qui par ambition malicieuse tâchera d'attirer les yeux des regardants et dévoyer leurs fantaisies de la due considération de toutes les particularités, voire s'efforcera de se rendre admirable par telles décevances. À cette cause j'aimerais mieux (quant à moi) un modèle simple, nu, ou tant seulement ébauché, qu'un qui serait curieusement parfait, poli et mignoté jusqu'au bout, pourvu qu'on y connût le gentil entendement de l'inventeur, plutôt que la bonne main de l'ouvrier.

Or y a il telle différence entre un architecte et un peintre, que l'un s'étudie de montrer sur une table, par lignes, ombres et angles raccourcis, les choses comme elles sont en apparence, mais l'architecte ne faisant compte de cela, les fait voir depuis le fondement jusques au comble, en la forme et manière qu'elles doivent être.

Davantage il fait entendre les largeurs et hauteurs tant des fronts que des côtés, au moyen de certaines lignes véritables, et non par angles tirés en apparente perspective, comme celui qui veut représenter ces choses tout ainsi qu'elles doivent être, par vrais compartissements fondés sur la raison.

Il faut donc avant toute œuvre, faire faire ces modèles bien et adroit, puis les calculer en vous-même, non seulement une fois, mais diverses, et encore les communiquer à gens qui sachent que cela vaut, afin qu'il ne se fasse rien en tout l'ouvrage que vous ne sachiez avant la main comment il sera, même que n'entendiez parfaitement à quels usages il se doit appliquer.

Sur toutes choses il est nécessité que les toits ou couvertures soient de la plus grande aisance que faire se pourra, car (si je ne faux à mon esme) celle partie d'édifice fut la première qui donna aux humains le moyen de vivre en repos et tranquillité, qui fait que je ne pense qu'on me nie que les parois, ensemble toutes les autres appendances qui montent avec elles, ont été inventées pour le soutènement des susdits toits, et n'est pas (certes) jusques aux fondements, égouts, conduits d'eau tant de pluie que d'ailleurs, voies souterraines et telles particularités, qui s'en puissent aucunement passer. Par quoi je (qui suis par longue expérience assez pratique en ces matières) connais bien que c'est vraiment une chose très difficile de conduire tellement un<e> œuvre que toutes les commodités des parties y soient gardées, correspondantes à la beauté et dignité requises, c'est-à-dire qu'elles aient tout ce qu'on y peut souhaiter de bon, avec une variété plaisante pour la décoration de chacun membre, tel que le droit de proportion et la due symétrie n'en soient nullement offensés, mais (dieux immortels) c'est bien une plus grande chose que de bien couvrir toutes les appendances d'un bâtiment

f. 22

par espécial d'un toit propre, idoine, suffisant et convenable. Certes j'ose bien affirmer que cela ne se peut dûment faire sinon par gens pourvus de bonne considération et qui ont le cerveau bien mûr, même garni d'art et de grande industrie. Quand vous aurez donc trouvé que toute l'apparence de l'ouvrage contentera tant les fantaisies des experts que la vôtre, et il ne se pourra plus présenter chose

de quoi puissiez aucunement douter, même en quoi vous sachiez aviser qu'on peut donner meilleur conseil, ne soyez pas trop hâtif à commencer la besogne par convoitise d'édifier, et principalement à démolir vieilles murailles, ou à mettre des fondements de l'universel œuvre, grands outre mesure, comme font aucuns hâtifs, privés de sens commun (si me voulez croire) attendez quelque temps, jusques à ce que la récente approbation de votre fantaisie se soit refroidie et rassise. Ce faisant, lorsque viendrez à revoir le tout, tel retardement aura cause que ne suivrez volagement le train de votre invention, mais pourrez juger de la chose comme elle est, avec beaucoup plus grande raison et maturité de conseil qu'autrement, car en toutes choses qui se veulent entreprendre, le temps apporte toujours assez de cas, lesquels font mieux peser un<e> affaire, qui (par aventure) étaient échappés aux plus industrieux, sans y avoir pris garde en nulle manière du monde.

*Qu'il ne faut rien entreprendre outre nos forces, ne répugner à la nature,
même que nous devons considérer non seulement ce qu'on peut faire, ains ce qui est licite et en quel lieu convient bâtir.*
Chapitre second.

Voulant examiner votre modèle, il est besoin que vous proposiez ces raisons à vous-même, premièrement de ne rien entreprendre qui soit par-dessus la puissance des hommes, et aussi de ne faire chose en quoi il faille combattre la nature, à raison qu'elle a tant de force, qu'encore qu'on la contraigne aucunes fois par l'objection de quelque grosse masse, ou autres grands efforts, si est-ce que toujours à la fin elle fait venir à bout de tout, voire ruiner et abattre ce qui s'oppose à la puissance, car au moyen de la continuelle persévérance dont elle use pour vaincre l'opiniâtreté des hommes, elle, par sa fertilité et avec l'aide du temps, les prosterne et met à néant. Mais combien avons-nous lu et vu de manufactures exquisés avoir été de petite durée, non point pour autre cause sinon qu'elles se combattaient encontre la nature ?

Qui donc ne se moquera de celui qui voulut passer la mer tout à cheval par-dessus un pont de navires ? Ou qui n'aura plutôt en haine la forcennerie d'un tel insolent par trop superbe et outrageusement outrecuidé ?

Nous voyons le port de Claude l'Empereur près d'Ostie et celui d'Adrian [Hadrien] à Terracine, qui étaient (certes) fabriques autrement éternelles, quasi totalement détruites par le sablon, lequel a étoupé la voie à l'eau et finalement comblé presque tout leur pourpris, au moyen de ce que la mer les moleste de heurtements horribles par une lutte qui n'a ne fin ne cesse, ains de jour en jour gagne quelque chose sur eux.

Que pensez-vous donc que doive advenir si vous déterminez de réprimer du tout
[f. 22v^o]

la force de quelques ondes impétueuses, ou résister aux grosses masses de rochers, lesquels s'éclatent par vieillesse et tombent en ruine ?

Certes il faut se donner bien garde d'entreprendre aucune de ces folies et tenir main à ce que notre intention convienne avec la susdite nature.

Après, il est besoin de n'embrasser plus qu'on ne peut étreindre, de peur que l'on ne soit contraint de laisser tout, demeurant la besogne imparfaite.

Mais quel homme de bon esprit ne blâmerait Tarquin, roi des Romains, de ce qu'il consuma plus d'argent aux fondements du principal temple de la ville, qu'il n'en fallait pour tout l'édifice ? Car (à dire vrai), jamais n'eût été achevé si les dieux ne se fussent montrés favorables à l'accroissement de l'Empire en augmentant le revenu de son domaine pour fournir à une si grande magnificence commencée.

À cette cause il faut noter que non seulement vous ne devez avoir égard à cela que vous pouvez faire, ains à ce qui est convenable.

De ma part je ne prise point Rhodopé de Thrace, femme commune à tous, et la plus renommée de son temps, en ce qu'elle se fit faire une sépulture de dépense incroyable ; car encore que par son gain elle eût amassé des richesses assez pour vivre en reine, si est-ce qu'il ne lui appartenait d'avoir un monument royal.

Au contraire je ne blâme point Artemisia, reine de Carie, de ce qu'elle fit faire à son très cher et aimé mari, un monument le plus brave du monde ; mais encore veux-je bien dire que la modestie est surtout à priser.

Horace reprenait Mécenas [Mécène] de ce qu'en bâtissant, il se montrait peu discret et sans raison.

Mais je répute digne de louange celui dont Corneille Tacite fait mention, lequel dressa un moyen cercueil à l'Empereur Othon, qui toutefois était pour demeurer à perpétuité.

Encore donc que modestie soit requise en fabriques particulières et magnificence en publiques, si est-ce que les publiques sont aucunes fois plus estimées quand elles tiennent de la médiocrité particulière, qu'elles ne seraient de la somptuosité publique.

Le théâtre de Pompée est entre nous admirable et honoré tant à cause de son excellent ouvrage que pour la majesté gardée en lui ; et certes aussi est-il digne de ce Pompée là et de Rome victorieuse. Mais il n'y a guère de gens qui approuvent la folle fantaisie de Néron en matière d'édifier, ni la fureur qui le mouvait à faire des œuvres par trop curieuses, insolentes et totalement excessives.

Qui n'aimerait mieux que celui lequel fit percer la montagne à Pouzzoles par tant de milliers d'hommes loués expressément, eût plutôt changé son entreprise et employé sa dépense en quelque ouvrage plus utile ?

Semblablement qui ne déteste la monstrueuse insolence d'Héliogabale, lequel avait en fantaisie de faire lever une grande colonne toute d'une seule pièce et taillée en sorte que l'on eût pu monter par le dedans depuis le bas jusques au haut, où devait être colloquée l'idole du dieu Héliogabale, dont il était ministre ? Mais à raison que l'on ne sut trouver une si grande pierre comme il la désirait, encore qu'on cherchât jusques en Thébàide, il désista de son fol appétit.

Il faut donc bien prendre garde à ne rien commencer, nonobstant qu'il soit profitable, de belle marque et très facile à faire, voire et que l'on ait bien la puissance avec l'opportunité du temps de le parachever, si l'on connaît que par la négligence

f. 23

des successeurs, ou ennui des habitants, cela puisse être désert et tomber en honteuse ruine.

De ma part je blâme pour plusieurs causes le canal navigable par quinquérèmes (autrement galères à cinq rangs d'avirons), lequel Néron fit faire depuis Averne jusques à Ostie, et entre autres, de ce qu'il eût été besoin pour l'entretenir que l'Empire fût demeuré perpétuellement en son entier, et même que les princes successeurs eussent été autant curieux de telle chose comme lui.

Puis donc que les choses sont ainsi, ce ne sera sinon bien fait, d'observer diligemment ce que nous avons ci-dessus déclaré, à savoir qu'il faut penser à ce que nous voulons faire, en quel lieu désirons l'asseoir, et qui nous sommes qui l'entreprenons, puis selon notre faculté poursuivre la fabrique. Et qui fera ainsi, sera estimé homme discret et de jugement louable.

*Après que par toutes les particularités du modèle vous aurez compris l'entière façon du futur édifice,
encore est-il besoin d'en communiquer avec les gens experts.*

*Même avant que de bâtir, faut voir si vous pourrez bien suffire à la dépense
et si est convenable qu'ayez de long temps auparavant fait provision de toutes les matières nécessaires à la manufacture.*

Chapitre troisième.

Quand vous aurez prudemment considéré toutes les choses que j'ai spécifiées, encore les vous faudra<-t->il ruminer l'une après l'autre, pour connaître si chacune est dûment ordonnée et distribuée au lieu qui appartient. Mais pour ce faire est métier vous résoudre en sorte qu'estimiez tomber en grand[e] honte si vous ne pouviez (en tant qu'à vous est) parvenir jusques à ce point de faire dire qu'on ne saurait trouver en autre endroit un bâtiment de pareille dépense, qu' il fasse meilleur voir, ni lequel soit à priser davantage. Et n'est assez en ce cas de n'être point blâmé, ains faut qu'il en provienne tout honneur et louange, voire jusques à ce que les autres se rangent dessus votre invention. À cette cause il est expédient que nous soyons sévères et diligents explorateurs des choses, même que nous ayons tel objet devant les yeux, qu' encore qu' il n'y ait en notre ouvrage rien qui ne soit beau et bien approuvé, si

est-ce qu'encore faut-il que toutes les parties conviennent entre elles en grâce et singularité, de sorte que si l'on y ajustait, diminuait, ou changeait, tant soit peu, celle-là semblât difforme et gâtant la besogne. Mais (comme je vous admoneste derechef) faites que la prudence des experts soit gouvernante de votre affaire et croyez aussi le conseil de ceux qui la viendront voir, pourvu qu'ils aient quelque bon jugement. Par ce moyen, et avec la doctrine ou instruction de tels personnages, plutôt que de suivre votre seule fantaisie, vous gagnerez la réputation de faire vos œuvres très bonnes, ou pour le moins approchantes du bon.

Or si l'édifice que vous ferez, est estimé par les gens entendus, cela sera magnifique et louable, mais il faut que je vous avise qu'ils l'approuveront assez bien, s'ils ne produisent aucun cas de meilleur; et de celle-là recueillerez-vous le fruit de ce plaisir, que nul de ceux qui y sont entendus n'y saurait trouver à redire.

Encore n'est-il point mauvais d'ouïr les opinions de plusieurs hommes. Car il ad-
[f. 23v°]

vient parfois que ceux qui ne sont pas de l'art, disent certaines particularités, lesquelles entre les savants se trouvent recevables, et non (certes) à regretter.

Quand donc par le moyen de ce modèle, et chacune de ses parties, vous aurez si bien connu tout cela que vous devrez faire, que rien n'aura été omis, même que votre délibération se sera totalement résolue d'ainsi bâtir, et que vous saurez où prendre argent pour fournir à la dépense, à l'heure vous commencerez à faire provision des matières qui vous seront nécessaires, afin que rien ne défaille en bâtissant, dont se puisse retarder le manœuvre. Car comme il soit ainsi que vous ayez besoin de maintes choses pour le mener jusques au bout, et que si aucune d'icelles vous défaut, cela peut empêcher ou corrompre la structure, en ce ferez-vous office d'homme bien pourvoyant, si vous êtes fourni avant la main de tout ce qui peut servir, ou nuire si vous n'en aviez point.

Les rois David et Salomon voulant édifier le temple de Jérusalem, après avoir assemblé force or, argent, airain, bois, pierres, et autres tels ustensiles, afin que rien ne leur faillît qui peut allonger la promptitude et facilité de l'ouvrage, empruntèrent (à ce que dit Eusèbe) plusieurs milliers d'ouvriers et architectes des autres rois leurs voisins, chose, certes, que j'approuve grandement. Car quand une entreprise se peut bientôt mener à fin, elle en est beaucoup plus prisée et si augmente la louange de son exécuteur.

Alexandre de Macédoine est dignement célébré par plusieurs écrivains, spécialement par Quinte-Curce, de ce qu'il ne mit plus que sept jours à édifier près le fleuve Tanais une ville qui n'était pas des plus petites.

Si est aussi Nabuchodonosor, à ce que récite Joseph l'historiographe, pour avoir en quinze jours fait entièrement accomplir le temple de Bélus son père, et en pareil de ce qu'il fit en autant de journées ceindre sa Babylone d'une triple muraille.

Tite [Titus] n'a guère moindre réputation de ce qu'il fit en peu de temps un mur contenant environ quarante stades.

Sémiramis tenait si bien la main à la clôture de celle de Babylone, que chacun jour se par faisait un stade de très épaisse et très haute muraille, et si en fit édifier une autre haute et large à merveille, contenant l'étendue de deux cent stades, pour réprimer les assauts des ennemis, sans consumer plus de sept jours à l'œuvre. Mais de telles choses parlerons-nous quelque autre fois, quand il viendra mieux à propos.

*De quelles matières l'on se doit fournir avant commencer un édifice, quels ouvriers doivent être exclus
et en quel temps faut couper le merrain par l'opinion des Antiques.*

Chapitre quatrième.

Les choses dont il faut faire provision sont, chaux, sable, pierres, bois, fer, airain, plomb, verre et autres semblables. Mais je voudrais surtout que mes ouvriers ne se trouvassent ignorants, téméraires, ni autrement inconsiderés, ains que quand je leur montrerais mon entreprise bien et dûment exprimée par le modèle, ils entendissent à la dépêcher, sans bailler de la longue, et toutefois que l'œuvre fût bien faite

ainsi qu'il appartient. Pour avoir donc connaissance d'iceux ouvriers, l'on s'en peut enquérir s'ils ont besoin aux prochains

f. 24

édifices et là-dessus prendre ses conjectures, lesquelles quand on est bien informé, chacun peut délibérer de ce qu'il prétend faire. Car si aux susdites maisons voisines se voient des fautes lourdes et grossières, vous devez supposer qu'il n'y en aura moins en la vôtre.

Néron ayant déterminé de faire faire dedans Rome un colosse de la hauteur de six vingt pieds en l'honneur du Soleil, par lequel il surmonterait la magnificence de tous ses prédécesseurs, ne voulut onc (comme dit Plin) faire marché avec Zénodore (qui était pour lors imagier de singulière estime) que préalablement il n'eût voulu être suffisamment éprouvé ce qu'il pouvait faire en l'artifice d'un si merveilleux ouvrage par un autre colosse qu'il avait taillé en Gaule au pays d'Auvergne en l'honneur de Mercure, lequel était de pesanteur très excessive. Mais rentrons en notre propos.

Je dis que pour la préparation des matières nécessaire à un édifice, il est bon que je raconte ce qu'en on dit les très doctes Antiques, spécialement Théophraste, Aristote, Caton, Varron, Plin et Vitruve, considéré que ce sont choses qui se connaissent plutôt par longue observation que par aucunes subtilités d'entendement. À cette cause il les faut prendre de ceux qui les ont notées par curiosité merveilleuse, et voilà qui me fera suivre les dessusdits auteurs, voire colliger ce qu'ils en ont écrit en divers passages. Ce nonobstant encore y ajouterai-je (selon ma coutume) quand l'occasion se présentera, les singularités par moi tirées des ouvrages antiques, ensemble des avertissements de maints ouvriers experts qui ont traité de ce négoce.

Mon avis est que ce ne sera sinon bien fait, si en suivant la nature des choses, je commence par celles que les hommes avant toutes autres usurpèrent pour se loger. Ce sont (si je ne m'abuse) les arbres qu'ils coupèrent, combien qu'entre les auteurs il en est qui ne veulent accorder à ce point.

Aucuns veulent dire que lesdits hommes habitèrent premièrement en des cavernes, si que le bestial et les maîtres se retiraient sans même couverture, et de là vient que l'on croit ce qui est contenu en Plin, à savoir qu'un certain Doxius [Toxius] s'édifia tout le premier un bâtiment de terre détrempee, à l'imitation de nature. Diodore sicilien écrit que la déesse Vesta, fille de Saturne, trouva premièrement les retraites à couvert. Mais Eusèbe Pamphile (diligent inquisiteur de l'Antiquité) affirme suivant les témoignages des premiers pères qu'aucuns descendants de Protogénès, inventèrent avant cette-là les cabanes des hommes et les fermèrent de claies entrelacées de cannes et roseaux. Mais retournons à la matière.

Les Antiques et surtout Théophraste commandent que l'on coupe les arbres, spécialement l'aneth, le sapin et le pin incontinent après qu'ils auront commencé à germer, et ce pour autant qu'en telle saison vous les pouvez facilement dépouiller de leurs écorces, à raison de l'humeur superabondante. Toutefois ils disent que certains arbres se trouvent plus commodes si on les abat après vendanges, et en ce nombre sont l'érable, l'orme, le frêne, le tilleul et le rouvre. Mais si l'on y touche au printemps, qu'ils deviennent sujets aux artisons, tanellières et telle vermine, ou quand on les prend en hiver, jamais ne se gâtent ni rejettent. Davantage ces Antiques ont noté que le bois abattu en hiver, durant les cours du vent de bise, fait un feu clair sans guère de fumée, encore qu'il soit vert et plein d'humidité, chose qui nous admoneste qu'en ce temps-là l'humeur est substantieu-

[f. 24v°]

se non crue, mais passablement digérée.

Vitruve veut que le merrain se taille depuis le commencement d'automne jusques à ce que le vent de zéphyr qui règne au printemps, vienne à souffler. Mais le poète Hésiode le dit :

*Quand le soleil pendant sur notre tête,
Est si ardent qu'il basane les teints,
Lors la moisson se prépare et apprête.
Mais si tu vois en montagnes et plains
Feuilles tomber des arbres à foison,
Coupe ton bois, il en est la saison.*

Ce nonobstant Caton déduit ainsi tout ce ménage. Si tu veux (dit-il) faire ton merrain de rouvre, abats-le durant le solstice, considéré qu'il n'est pas en sa prise durant l'hiver. Mais toute autre matière

portant semence, se doit tailler quand elle est morte, et celle qui n'en a point, toutes et quantefois qu'il te plaira. L'autre qui en a de verte et demeure tout ensemble, se doit couper adonc que ladite semence vient à tomber, et au regard de l'orme, c'est quand il se dépouille de ses feuilles.

Aucuns veulent dire qu'il faut bien prendre garde en quelle lune se met la cognée aux arbres, et entre autres Varron affirme que la force des lunaisons est si grande, spécialement ces choses qui sont à attoucher de ferrements, que ceux qui se sont tondre en décours, deviennent incontinent chauves. Et à cette occasion l'empereur Tibère observait quelques jours pour faire couper ses cheveux.

Les astrologues aussi maintiennent que toute personne qui fait rogner ses ongles ou son poil cependant que la lune est opprimée (c'est-à-dire mal pourvue de lumière) ne passera le jour fuyant sans avoir assaut de quelque mélancolie. Et disent outre que si vous voulez transporter de lieu en autre les meubles servant à votre usage, ou les raccourtir de ferrements ou de la main, cela se doit faire étant la lune au signe des Balances ou de l'Écrevisse. Mais si ce sont choses permanentes qui ne doivent être bougées de leurs places, il faut commencer à les y mettre quand elle se trouvera au signe du Lion ou du Taureau, et ainsi des autres.

Quoiqu'il en soit, tous les hommes experts admonestent de couper le merrain cependant que la lune est en décours, à raison, disent-il, qu'alors est desséché le gros flegme des arbres, sujet à tourner vite en pourriture. Et si on les taille durant que la lune est en tel état, il ne se corrompt jamais, de là vient que l'on doit moissonner lorsque la lune est pleine, les grains que l'on veut vendre, à raison que pour l'heure ils sont bien pleins et bien refaits. Mais ceux-là que l'on veut garder, doivent être coupés quand elle est en décours.

Aussi c'est une chose claire que les feuilles des arbres préparées au temps du décours ne pourrissent et ne se gâtent point.

Columelle est d'opinion que les jours bien commodes à couper les arbres, sont depuis le vingtième jusques au trentième de la lune envieillissante. Toutefois le plaisir de Végèce est qu'on les prenne depuis le quinzième jusques au vingt-deuxième de ladite lune, et de là, croit-il être provenue la cérémonie de célébrer seulement en ces jours les choses pour conserver à éternité, pour autant que les arbres qui sont coupés pendant ce temps, sont de durée perpétuelle.

Il y en a qui disent qu'on doit observer le temps qu'il n'y a plus d'apparence de lune, mais Plin tient que ce n'est sinon bien fait d'abattre bois quand l'étoile du Chien

f. 25

se lève, principalement quand la lune est en conjonction avec le Soleil, chose qui se dit par les Latins *interlunium*, et entre nous Français défaut de lune. Et si dit davantage qu'on doit attendre en la nuit de ce jour tant que la lune soit cachée sous terre. Et de ceci assignent les astrologues une raison, qui est, que par la force de ce corps céleste les humeurs de toutes choses sont émues, et qu'étant celle des arbres retirée devers les extrémités des racines, la tige en demeure dépourvue, au moyen de quoi tout merrain pris alors en est beaucoup plus net et mieux purgé.

Ceux qui s'entendent en ces matières, estiment que si le bois n'est du premier coup abattu, ains entamé seulement tout autour de la tige jusques à la sève, et on le laisse ainsi en pied tant que son humeur se dessèche, qu'il en est beaucoup plus recevable, même que l'aneth (lequel de sa nature ne résiste guère contre la contagion de l'humeur) venant à être écorché en décours, dès lors n'est plus sujet à se corrompre par le pourrissement des eaux.

Je trouve que d'aucuns témoignent la rouvre et le chêne être de matière tant pesante qu'ils ne peuvent longuement flotter, quand on les incise dès le commencement du printemps, mais si on les abat après la perte de la feuille, ils deviennent de telle qualité qu'ils ne peuvent enfoncer de quatre-vingt-dix jours, qui est une grande chose.

D'autres veulent que le corps de l'arbre étant en pied, soit entamé jusques au cœur, et ainsi laissé tant que le mauvais suc étant en lui se consume en distillant, et par ce moyen la charpenterie en sera bonne.

L'on ajoute à ces opinions qu'il ne faut abattre aucun arbre, lequel se doive doler ou fier, avant qu'il ait produit son fruit et que sa semence soit venue à parfaite maturité, mais après cela, principalement si c'est un fruitier, qu'on le doit tout, ou a peu près, dépouiller de son écorce, à raison que sous la partie touchante au nu de l'arbre, le bois se moisit et contamine de léger.

*Comment se peut garder le merrain abattu, de quelles choses on le frotte,
ensemble des remèdes qui lui sont convenables, puis de sa propre assiette en bâtiments selon le naturel de ses espèces.*
Chapitre cinquième.

Quand la matière est abattue, il faut la mettre en lieu où la grande ardeur du soleil et les bouffées des vents impétueux ne puissent que peu ou point nuire, et par exprès celle des arbres qui proviennent d'eux-mêmes, car ceux-là doivent être tous cachés en l'ombre. À cette cause les Anciens architectes s'accoutumaient à la frotter de fien [fumier], singulièrement de bœuf, chose que Théophraste dit qu'ils faisaient afin qu'étant les pores ou conduits étouffés et le flegme congelé dans les tiges, la force immodérée des vapeurs se peut distiller goutte à goutte, de sorte que les parties non sèches venant ainsi à s'essuyer, se rendissent également solides aussi bien que celles qui l'étaient déjà. D'autres estiment que si on les tourne le bas en haut, elles s'en sèchent beaucoup mieux. Pour garder donc la charpenterie de moisissure et assez d'autres inconvé-

[f. 25v°]
nients qui lui peuvent advenir, iceux Antiques faisaient divers remèdes, entre lesquels Théophraste enseigne qu'on enterre le merrain, car il dit que cela le rend solide et épais à merveille. Caton veut qu'il soit frotté de marc ou lie d'huile, à ce que la vermine et moisissure ne s'y puissent attacher.

Or est-ce une chose toute notoire, que les bois qui se corrompent en eaux douces et en la mer, se contregardent par frottement de poix fondue.

Aucuns aussi nous font entendre que les bois abreuvés d'icelle lie d'huile brûlent sans ennui de fumée.

Pline récite qu'au labyrinthe d'Égypte furent mises certaines boises d'épine égyptienne, lesquelles avaient été premièrement cuites en huile.

Théophraste dit que la matière bien abreuvée de glu, ne saurait de longtemps être arse.

Je ne passerai point ici ce qui se trouve en Aulu-Gelle, tiré des Annales de Quinte Claude [Quintus Claudius], à savoir qu'ayant Archélaüs lieutenant d'une armée de Mithridate, fait faire une tour de bois sur le Pirée, port de la ville d'Athènes, pour se défendre de Sylla qui l'assailait, jamais la matière n'en fut être brûlée, à raison que le susdit Archélaüs l'avait trop bien fait surfondre d'Alun.

Il y a semblablement des bois qui s'épaississent en diverses manières, et se font forts contre les orages, car quant au merrain du citronnier, premièrement on le couvre et surpoudre très bien tout de terre, puis l'enduit on de cire et le met on ainsi dessus quelque grand tas de blé par l'espace de sept jours, en entrelaçant autres sept, à savoir jusques à quatorze jours, l'un jour dessus le tas et l'autre hors de là, et en ce faisant, il n'en devient seulement plus robuste, ains se rend davantage commode pour en tourner de singuliers ouvrages, et si perd beaucoup de sa pesanteur naturelle ; même quant il est bien séché, après avoir été quelques jours en l'eau de la mer, on tient qu'il acquiert une dureté merveilleusement forte et incorruptible.

Quant est du châtaigner, c'est chose manifeste qu'il se purge au moyen de l'eau de la marine.

Pline dit que l'on jette pour certain temps le bois de figuier égyptien dans quelque étang, puis qu'on l'enterre et laisse l'on sécher, et ce faisant, il s'allège de sorte qu'il peut après flotter sur l'eau ; et sans cela il y enfonce à moins de rien.

Nous voyons ordinairement que nos charpentiers et menuisiers mettent par trente jours en eau bourbeuse la matière qu'ils veulent faire polir au tour, à raison qu'elle étant par après bien séchée s'en trouve beaucoup plus convenable en tous usages.

Plusieurs affirment qu'il advient à toute matière que si on l'enfouit en lieu humide, elle étant encore en sa verdure, cela lui rend une durabilité perpétuelle ; mais soit que vous l'enfouissez ou gardez ointe en la forêt, on n'y doit toucher de trois mois tous entiers, au moins en ce conviennent tous les savants de l'art, lesquels disent qu'avant avoir pu acquérir fermeté telle qu'il est requis pour mettre en œuvre, la raison veut qu'on lui donne le temps de se consolider. Mais quand elle est en ce point préparée, Caton commande qu'on la tire dehors et qu'elle soit mise à sécher au soleil, étant la lune en

son décours, et ce notamment après-midi, même quatre jours après que ladite lune aura commencé à décroître. Toutefois si durant ce temps le vent d'Auster tirait, il n'est pas d'avis, ains défend exprès qu'on ne la mette à l'air. Mais si le temps se montre propre à la tirer, faut prendre garde à ce que (s'il est possible) elle ne touche la rosée, et surtout s'il en était tombé dessus, ou de la gelée blanche, ou qu'elle fût par trop sèche dedans et dehors, qu'on ne la charpente en aucune manière, ne scie en long, ou de travers, car tout se pourrait gâter.

*Quels arbres sont les plus commodes en manufacture d'édifices.
Puis leurs natures, usages et utilités, avec leur due collocation aux étages.*

Chapitre sixième.

Il me semble que Théophraste ait voulu dire, que tout merrain n'est jamais bien sec avant trois ans passés, principalement pour en faire des ais, à s'en servir en portes et fenestragés. Mais nos Antiques estiment très commode pour la charpenterie des maisons, ces arbres que je vous vais dire, à savoir le hêtre, le chêne, le rouvre, l'escueil [*æsculus*], le peuplier, le til [tilleul], le saule, le frêne, l'aulne, le pin, le cyprès, l'olivier sauvage et le domestique, le châtaignier, le larice [mélèze], le buis, le cèdre, l'ébène et la vigne. Ce nonobstant un chacun de ceux-là tient diversité de nature et pourtant se doivent appliquer à divers usages. Car les aucuns sont meilleurs au vent et à la pluie que les autres, de tels en y a qui se gardent en l'ombre, plusieurs s'éjouissent d'être à l'air, certains durcissent dans les eaux et se rendent plus durables enterrés qu'autrement. À cette cause les uns sont bons à faire des images, aux menuiseries et autres ouvrages qui enrichissent le dedans d'une maison, les autres sont propices à mettre en solives, poutres, ou sommiers, et le reste à soutenir les pavés qui demeurent à découvert, même à mettre en couvertures, parce qu'ils sont fermes de leur propriété. Principalement l'aune, qui surmonte tous autres en pilotages de rivières ou marais pour asseoir fondements dessus, à raison qu'il résiste en perfection contre les humidités, mais il ne dure guère à l'air ni au soleil.

Au contraire l'escueil est impatient d'humeur.

L'orme s'endurcit à l'air ou placé à découvert, mais ailleurs il se rejette et ne peut demeurer en un état.

Si le sapin et le pin sont couverts de terre, ils durent à perpétuité.

Le rouvre parce qu'il est épais, nerveux, solide et garni de pores étroits, ne reçoit aucunement l'humidité, par quoi il se trouve singulièrement propre en édifications souterraines, par espécial à supporter grands faix, et s'il y est une fois employé, croyez qu'il fait l'office de très fortes colonnes. Ce nonobstant, et encore que nature lui ait donné telle dureté qu'on ne le peut percer de vilebrequins, tarières, ou semblables outils, s'il n'est premièrement

[f. 26v^o]

mouillé, les experts affirment qu'il est inconstant sus la terre, se fend et cambre, voire est assez tôt corrompu si l'eau de marine le touche.

Cela n'advient pas aux houx ni aux oliviers domestiques et sauvages (lesquels en toutes autres choses conviennent avec ce rouvre) qu'ils se laissent corrompre à l'eau, ains lui résistent si naïvement qu'elle ne leur peut faire aucun dommage. Le chêne de longtemps ne vieillit, à raison qu'il est moelleux en soi, quasi comme il était toujours vert.

L'on compte le fau et le noyer entre ceux qui ne se corrompent à l'eau, mêmes sont mis entre les principaux pour faire pilotis en terre.

Le subier qui porte le liège, le pin sauvage, le mûrier, l'érable et l'orme, ne sont point inutiles pour servir de colonnes et piliers.

En planchers ou travonaisons, Théophraste estime bien commode le châtaignier, pource qu'avant se rompre il avertit les gens étant dessous par le bruit de son éclatement, et de là vient qu'une fois à Atandre (île voisine de Samos en la mer Icarienne) tous ceux qui étaient en la maison des bains publics, entendant le craquement que faisait la charpenterie sur quoi posait la couverture, s'enfuirent et se sauvèrent du péril de la mort, qui leur eût apporté la ruine, laquelle ensuivit incontinent après.

Le meilleur de tous est l'anet, car nonobstant qu'il soit le premier en grandeur et amplitude, encore est ce qu'en se satisfaisant de sa rigueur naturelle, il ne fléchit pas volontiers sous les fardeaux qui le pressent, ains demeure droit et invaincu. Ajoutez encore à ses perfections, qu'il est facile à charpenter, et non trop chargeant les parois par une pesanteur ennuyante, à cette cause on lui donne plusieurs grandes louanges, et affirment les naturalistes qu'il fait beaucoup de singulières utilités ; toutefois ils ne nient pas qu'il n'ait ce vice de recevoir facilement le feu et d'en être souvent fois épris.

À cet anet ne doit rien le cyprès en matière de solives et chevrons, ains est un arbre qui s'acquiert le premier et principal honneur parmi les nôtres, aussi (certes) les Antiques le comptaient entre les plus excellents, ne le faisant inférieur au cèdre ni à l'ébène, et estiment le cyprès indien quasi comme les arbres qui produisent les bonnes senteurs, et non sans cause. Louent qui voudront l'ammonée chie [de Chios] et cyrénaïque, lequel Théophraste affirme être éternel. Mais je demande : quel arbre lui sauriez vous comparer en odeur, beauté, force, grandeur, droiture et durée permanente ? À la vérité, il ne sent ni vieillesse ni moisissure, et si jamais ne se fend de soi-même, à l'occasion de quoi Platon était d'avis que les lois publiques et statues des cérémonies sacrées fussent écrites en tables de cyprès, pource qu'il les estimait trop plus durables que celles de cuivre ou de laiton.

Ce passage ici m'admoneste de réciter les choses dignes de mémoire que j'ai lues et vues concernant le cyprès. C'est que les bons auteurs témoignent que les huisseries de ce bois mises au temple de Diane en Éphèse durent bien quatre cents ans, et se contregardent en leur beauté, de sorte qu'on eût dit qu'elles étaient toutes neuves.

Quant est à moi, j'ai vu à Rome en l'église Saint-Pierre, que quand le pape Eugène quatre en fit raccourtir les portes, celles de cette matière qui n'avaient été couvertes d'argent et par ainsi s'étaient sauvées des saccageurs, lesquels l'avoient

f. 27

pillé, pouvaient bien avoir duré saines et entières plus de cinq cent cinquante ans. Et qu'il soit vrai, si nous calculons bien les annales des papes, nous trouverons qu'il y a bien autant depuis Hadrien troisième, qui premièrement les fit faire, jusques audit Eugène le quart.

L'on estime donc bien l'anet pour faire des travonaisons, mais le cyprès davantage, en ce par aventure qu'il est de plus longue durée, toutefois il est plus pesant. Ils approuvent aussi le pin et le sapin, assurant ledit pin être de nature semblable à l'anet, en ce qu'il résiste aux fardeaux qu'on lui charge dessus. Toutefois entre eux est cette différence que ledit anet se laisse beaucoup moins endommager à la vermine, à raison que sa substance est trop plus amère que celle dudit pin, qui se trouve assez douce et partant corrompable.

De mon côté j'ose bien maintenir que le larice ou mélèze n'est à postposer à aucun de ces arbres. Et pour confirmer ma raison, je dit avoir connu tant par les ouvrages du vieux marché de Venise, que d'ailleurs, les pilotis faits de sa matière être propres à soutenir fermement grosses masses et durer bien longtemps à la peine. Avec ce, les experts affirment qu'il prête de soi toutes les utilités que font les autres arbres, et ce pour être nerveux, bien conservant ses forces, très ferme contre les injures du temps, et non sujet au vice de pourriture. La vieille opinion était que le merrain de son bois demeurait invincible contre l'effort du feu, et à cette cause ordonnaient nos Antiques qu'on remparât de ses ais les côtés des maisons où l'on craindrait que la flamme dût prendre. Mais quant à moi, je l'ai vu bruler, toutefois en manière qu'il semblait dédaigner la puissance ardente, et la voulait (cuidais-je) repousser hors de soi. Néanmoins si a il ce défaut que l'eau de la marine le fait incontinent ronger aux vers.

Au regard du rouvre et de l'olivier, on les juge inutiles en travonaisons, pour autant qu'ils sont graves, fléchissent sous le faix, et quasi se cambrent d'eux-mêmes.

Tous arbres aussi se rompent plutôt qu'ils ne se fendent, ne sont notables en planchers ni en couvertures comme l'olivier, le figuier, le til, le saule et leurs semblables.

Je trouve une chose admirable ce qu'on dit du palmier, à savoir qu'il repousse contremont son fardeau et se cambre en la façon d'un arc.

Pour les travonaisons et couvertures qui doivent demeurer au vent et à la pluie, le bois de genévrier est préféré à tous ; aussi dit Pline parlant de lui que le cèdre et lui sont de même nature, excepté seulement que la matière dudit genévrier est plus solide.

Quant à l'olivier on assure qu'il peut durer éternellement en ouvrages.

Le buis aussi est nommé entre les principaux et plus recommandables.

Le châtaignier (pource qu'il se cambre et rejette) n'est compté entre ceux qui doivent être mis à découvert.

L'on prise l'olivier sauvage pour la perfection ci-dessus attribué au cyprès, qui est l'exemption de pourriture, et en ce nombre sont les arbres pourvues de substance onctueuse ou gommée, et principalement amère, d'autant qu'ils ne sauraient être accueillis de vermines, pour ne recevoir les humidités survenantes. À ceux-là est contraire toute matière ayant substance douce et qui facilement s'allume, toutefois il en faut excepter les oliviers tant domestique comme sauvage.

[f. 27v^o]

Vitruve affirme que le hêtre et le fau sont de nature imbécile contre les pluies et ravines, même dit qu'ils ne parviennent à guère grande vieillesse. Pline aussi tient que le chêne pourrit légèrement, combien que nous ayons ci-dessus écrit le contraire.

Pour le ménage qui se met dedans œuvre, comme huisseries, couches, tables, bancs, scabelles et tel autre menu, l'anet est singulier au possible, par espécial celui qui croît aux Alpes d'Italie, à raison que ledit arbre est merveilleusement sec de sa nature, prenant surtout et retenant bien colle.

Pareillement le sapin et le cyprès sont très commodes en ces choses.

Quant au fau (qui autrement est rompable de soi-même), on dit qu'il est bon pour coffres et pour couches, voire qu'on le peut scier en ais bien fort subtils, comme aussi fait le houx très proprement.

À faire ces dits ais est inutile le noyer, pource qu'il se rompt assez tôt.

L'orme et le frêne en cas pareil. Car encore que ces arbres soient ployants, si est-ce qu'ils se fendent et éclatent de léger. Ce nonobstant le plus obéissant de tous en matière d'ouvrages, est le dessus dit frêne.

Je m'ébahis que le noyer ne se trouve autrement célébré par les Antiques, considéré que (comme l'on peut voir) il est grandement propice en plusieurs usages, et principalement à en faire de la menuiserie.

Le mûrier aussi est en prix tant à cause de sa longue durée qu'à raison qu'il noircit de jour en jour par vieillesse et se rend toujours plus beau à regarder.

Théophraste dit que les riches hommes de son temps avaient accoutumé de faire les huisseries et clôtures de leurs portes d'alizier, de houx ou de buis.

L'orme parce qu'il garde fermement sa vigueur, s'emploie volontiers en jambages de portes garnies de pivots par les deux bouts, mais on renverse son bois le dessus dessous tellement que sa racine est contremont.

Caton ordonne que l'on fasse les leviers, tinels, garrots et autres bâtons à porter ou mouvoir fardeaux, de houx, de laurier ou d'orme. Mais pour faire chevilles, il estime surtout le cornouiller.

Les Antiques se souloient servir pour degrés, marches ou échelons de montées, d'orme, qui est frêne sauvage et semblablement d'érable.

Le pin, le sapin, et l'orme, se creusaient pour en faire des aqueducs ou canaux d'eau, mais qui ne les couvre de terre, ils se gâtent à moins de rien.

Pour bien parer le dedans des maisons, la femelle du larice, laquelle a couleur de miel, y est merveilleusement convenable à raison que l'on a trouvé par l'expérience des tableaux de peinture, qu'elle est immortelle et non sujette à se fendre ou crevasser. Davantage pource que son fil ne va de long, mais de travers, les Antiques en usaient à faire des images ou représentations de leurs dieux. Si faisaient-ils semblablement d'alizier, buis, cèdre, cyprès, des plus grosses racines d'olivier et du pécher égyptien que l'on dit être semblable à l'alizier.

Quand il fallait faire quelque bel ouvrage sur le tour, ils prenaient du fau, du mûrier, du térébinthe, d'ou vient la térébenthine, et principalement du buis, qui est le plus épais de tous, même qui se peut le mieux tourner, aussi usaient ils en cela d'ébène, qui est le plus délié de tant qu'il en y a.

f. 28

S'il était question de tailler des figures toutes de relief, ou de basse taille, ou bien de faire des tableaux, ils ne tenaient peu de compte des peupliers blanc et noir, du saule, du charme, du sorbier ou cormier, du sureau et du figuier, pour autant que ces arbres à raison de leur sécheresse et unie égalité, ne sont seulement commodes à recevoir et garder les couleurs gommées à détrempe avec les linéaments

des peintres, ains faciles à merveille sous les outils, pour exprimer toutes formes d'imagerie que l'on désire. Si est-ce qu'être tout ceux-là le til se trouve le plus doux. Il y a aussi des ouvriers qui approuvent grandement le jujubier, lequel à nous est un guignier, pour faire des figures de toutes sortes. Mais à ces bois est le rouvre contraire, considéré qu'il ne peut bien accompagner ni à sa propre espèce, ni avec aucune autre, même ne veut nullement prendre colle, vice que l'on dit être commun à tous arbres pleurants et nouailleux, par espécial à tout merrain si épais qu'on le peut ratisser comme de la terres sèche. Encore ceux qui sont de diverse qualité, comme le lierre, le laurier et le til, chauds en leur température, ne peuvent guère tenir collés contre ceux qui naissent en lieux humides, à l'occasion de leur froideur naturelle. L'orme, le frêne, le mùrier et le cerisier, pour être secs, ne conviennent pas bien avec le plane [platane] et l'aulne, pour autant qu'ils sont moites en leur substance. Ces choses ainsi considérées par nos Antiques, tant s'en fallait qu'ils alliasent par colle les matières non accordantes, que leurs préceptes défendaient ne les mettre les unes près des autres, et de la vient que Vitruve admoneste qu'on ne joigne les ais d'escueil à ceux qui sont de chêne.

Encore des arbres en bref.
Chapitre septième.

Afin donc de faire une brève répétition de toutes les particularités dessus spécifiées, je dis que tous auteurs s'entraccordent en ce que la matière des arbres infertiles est plus robuste que celle des fruitiers, et le bois des sauvages non cultivés de ferrement ou de main d'homme, plus dur que celui des domestiques ; à tout le moins Théophraste maintient que les champêtres ne tombent en aucuns inconvénients de maladies, mais ceux domestiques, principalement les portant fruits, sont sujets à diverses infortunes, par espécial les hâtés plus que les tardifs, et les doux plus que les âpres, pour être de nature moins forte. Encore entre les dits âpres sont estimés plus massifs ceux qui produisent leurs fruitages plus brusques ou verts, et plus clairsemés. À la vérité, les non portant d'ordinaire toutes les années, et qu'on répute quasi stériles, se trouvent plus nouailleux que les annuels. Davantage parmi ce nombre les plus courts sont toujours plus rebelles aux ferments, aussi croissent les stériles en plus grande hauteur que les fertiles. L'on ajoute à ceci, que les plantés en plaine campagne, nullement couverts de forêts ou montagnes, ains qui à toutes heures sont battus de vents, pluies et orages, deviennent plus fermes, plus épais, plus trapus et plus vigoureux que ceux qui croissent en vallées ou en lieux défendus des injures du ciel.

Les naissant en places humides et ombrageuses se trouvent plus mollés que les nourris en endroits exposés au soleil, même les tournés devers la bise s'accommodent mieux à nos affaires que les autres qui se tournent de la bise au midi.

[f. 28v^o]

Nos experts ne font guère de compte de ceux qui prennent pied en terre contraire à leur nature, non plus que s'ils étaient avortés, et disent que les battus du soleil de midi se rendent beaucoup plus robustes que toutes autres sortes moins échauffées, mais leurs sèves les font tordre, voire trouver plus raboteux quand il est question de les mettre en ouvrage.

Ceux qui sont secs de nature et tardifs à croître, se trouvent toujours plus puissants que les humides qui fructifient, chose qui faisait dire à Varron que les uns sont mâles et les autres femelles.

Tout bois blanc est moins massif et plus traitable que les assortis de quelque couleur que ce soit. Aussi toute matière pesante a plus d'épaisseur et de dureté qu'une légère. Mais tant moins elle pèse, plus est-elle fragile, et plus la voit-on madrée de veines, plus est-elle restreinte en soi.

Les arbres auxquels nature a donné longtemps à vivre, ont pareillement obtenu de sa puissance, que quand on les a coupés et réduits en merrain, ils ne se corrompent pas sitôt comme les autres.

Tant moins à chacun bois de sève ou moelle, tant plus est-il vigoureux et puissant, mais encore les parties plus prochaines du cœur, sont plus dures que tout le résidu, aussi les plus voisines de l'écorce ont une nervosité plus tenante. À cette cause les naturalistes disent que l'écorce aux arbres tient le lieu que fait la peau en tous les animaux, celui de la chair, la partie joignante à l'écorce, et la place des ossements, ce qui environne la moelle, si qu'entre autres Aristote écrit que les nœuds y sont comptés

pour nerfs. Mais tous conviennent en cela, que la pire substance qui soit en un bois, est ce que les Latins appellent *alburnum*, et nous aubier, qui sert de greffe, tant pour plusieurs occasions, que pour ce qu'il s'en engendre de la vermine.

Notez en cet endroit que les parties de la matière lesquelles regardaient le midi cependant que l'arbre était en pied, seront toujours plus sèches et plus minces que toutes les autres, nonobstant que leurs pores soient plus pressés, et si auront de ce côté la moelle plus approchante de l'écorce, et ce qui était le plus près de terre et des racines, se trouvera plus pesant que nul des autres endroits ; le signe pour le connaître est qu'il flottera mal aisément sur l'eau.

Le milieu de la tige en tous arbres, est toujours plus madré. Mais s'il y a des taches, tant plus vont-elles tirant vers la racine, plus y voit-on des veines étrangement figurées, et se trouve que les parties du dedans sont beaucoup plus commodes et durables que les extérieures ou superficielles.

J'ai lu en plusieurs bons auteurs des choses grandement émerveillables touchant aucunes espèces de ces plantes, et entre autres que la vigne surpasse l'éternité des siècles, et pour approuver leur dire, mettent en fait qu'on pouvait encore au temps de César voir en la ville de Populonie la statue de Jupiter, laquelle avait duré plusieurs milliers d'années, sans être aucunement corrompue, chose qui fait croire qu'il n'y a bois sur terre dont la nature soit tant perpétuelle.

Strabo dit qu'en Arriane [Arie], région des Indes, il a y a des vignes si grosses qu'à grande-peine pourraient deux hommes embrasser une souche.

D'autres ont écrit qu'à Utique y eut un toit de cèdre, lequel dura mille deux cent soixante et dix-huit années.

En Espagne au temple de Diane, il y avait des poutres et solives de genévrier, les-
f. 29

quels (à ce que l'on affirme) avaient duré deux cent ans avant la ruine de Troie, jusques au temps d'Hannibal de Carthage.

Le cèdre aussi est grandement admirable, s'il est vrai ce que l'on en dit, à savoir qu'il ne saurait souffrir un clou en soi.

Aux montagnes qui sont environ le lac Benaco, croît un certain genre d'anet, dont si l'on fait faire des vases, ils ne tiennent point le vin, si premièrement on ne les frotte d'huile. Et ce suffise quant aux arbres.

Des pierres en général, quand on les doit tirer hors des carrières, et puis les appliquer en œuvre, lesquelles se trouvent plus faciles, durables à la peine, meilleures, et de plus grande résistance.

Chapitre huitième.

Il faut aussi faire provision de pierres pour en édifier les murs. Et de celles-là en est-il deux manières, dont l'une sert à faire de la chaux pour lier la maçonnerie et l'autre convient à la taille. Toutefois je parlerai en premier lieu de cette dernière, mais je laisserai beaucoup de particularités tant à cause de brièveté que pour autant qu'elles sont trop communes, et ne m'amuserai en cet endroit à réciter les raisons physiques qui traitent de la substance desdites pierres, ensemble de leur création, à savoir si les mixtions générales de l'eau et de la terre ont été cause de les former préalablement en limon, puis de les endurcir en masse, ou si cela est advenu par la vertu du froid congelant, comme l'on veut dire qu'il se fait en la formation des précieuses, ou par la cuisante chaleur des rayons du soleil, qui les épaissit et puis fait endurcir ainsi qu'elles se montrent, ou si plutôt la nature a infus leur semence en terre, ainsi que de toutes autres choses. Aussi ne m'amuserai-je à déduire si les pierres ont acquis leurs couleurs par une certaine confusion d'atomes (qui sont petits corps terrestres indivisibles) avec la liqueur de l'eau, ou si cela est venu de la force naturellement donnée à leur substance, ou d'une impression conçue des rayons célestes. À la vérité encore que toutes ces disputes pourraient faire quelque chose pour l'enrichissement et décoration de ce mien œuvre, si est-ce que je m'en passerai pour venir à l'art de bien bâtir et le traiter quasi comme entre les ouvriers approuvés par usage et pratique, plus ouvertement et en bref que ne demandent ceux qui veulent philosopher par le menu, pour montrer qu'ils sont de grand savoir.

Caton nous dit : tirez vos pierres de la carrière en temps d'été, laissez-les en lieu découvert et ne les mettez de deux ans en besogne. Il dit en été par exprès, afin que les pierres se puissent accoutumer aux vents, gelées, bruines et autres injures du ciel. Car si vous tirez une pierre dehors du ventre de la terre et l'exposez incontinent à la rigueur des vents et soudaines gelées, celle qui sera encore pleine, ou à peu que je ne dis grosse de son propre humeur et substance naïve, se fendra et éclatera en diverses parties. Après, il dit notamment qu'on les laisse à découvert, à ce que chacune des pierres puisse montrer combien elle est forte et résistante à l'encontre des choses adversaires qui donnent infinies alarmes, tellement que ce soit une épreuve que lesdites pierres pourront sinon combattre, pour le moins résister à la corruption de vieillesse qui est apportée par le temps.
[f. 29v°]

Davantage icelui Caton veut que ne les mettez de deux ans en ouvrage, afin que puissiez connaître les impuissances de leurs natures, et qui eussent peu faire faute en votre bâtiment, si qu'on les puisse séparer d'avec les plus fermes.

Il est certain qu'en toutes espèces de pierres on en peut trouver de diverses. Et qu'il soit vrai, les unes s'endurcissent à l'air, les autres ramoities par bruines se corrompent, et finalement se réduisent en terre, mais au moyen de cette épreuve on connaît leur portée au doigt et à l'œil, comme l'on dit, selon la diversité et nature des lieux, en sorte que par les bâtiments des Antiques, vous discernerez mieux la vertu de chacune pierre que ne sauriez faire par les enseignements des philosophes. Toutefois pour parler en bref de tous les genres d'icelles pierres, ce ne sera sinon bien fait d'en déterminer comme il s'ensuit.

Toute pierre blanche est plus traitable sous l'outil que la noirâtre, la transparente plus que celle à travers de qui on ne peut voir, et tant plus chacune ressemble à une masse de sel, plus est-elle malaisée à tailler.

La pierre semée de gravelle luisante est âpre de soi-même, et s'il y a parmi des paillettes surdorées, on la peut estimer revêche. Mais s'il y sort (par manière de dire) des petits points noirs comme tac, assurez-vous qu'on n'en saurait chevir.

Celle qui est semée de larmes pointues, se trouve toujours plus ferme que si elles étaient en rondeur comme écailles, et plus seront lesdites larmes amassées, tant plus aura la pierre de vigueur.

Aussi tant plus sera la couleur en chacune claire et belle, plus sera la masse pour durer.

Tant moins aura<-t->elle de veines, tant plus la pourra l'on trouver entière, et tant plus approchera la veine de la couleur du corps, plus sera-t-elle facile à la parer. Mais plus vous la verrez délicate, plus la pourrez-vous dire dangereuse de rompre. Aussi plus ira<-t->elle tournoyant, plus sera<-t->elle malaisée ; même tant plus s'entrelaceront les traits, plus seront-ils fâcheux pour en venir à bout.

Or entre toutes les veines desdites pierres, celle-là est la plus fendable qui a sur son milieu comme une ligne de rosette, ou approchant d'ocre moisi.

Celle-là aussi tient de cette nature, qui est en plusieurs parts tachée de couleurs d'herbe détrempeée, jà tirant sur le blanc. Mais la plus mauvaise de toutes est celle qui a semblance de glace, par spécial cérulée, ou quasi percée comme le ciel, ou bien de couleur de la mer.

Le grand nombre de veines en une pierre signifie qu'elle est de diverses matières, et non tout une en tous endroits. Et plus sont leurs traces droites, tant moins y a<-t->il de fiance.

Tant plus le grain de quelque pierre se montre aigu et net, quand on en brise quelque pièce, plus dénote cela qu'elle est massive ; et celle qui a la cotte moins âpre, est plus sujette à bubetter. Mais tant plus ces bubettes sont blanches, plus sont-elles résistantes à la taille des ferrements.

Au contraire tant plus sera toute pierre noirâtre, de grain menu et serré, plus se trouvera<-t->elle revêche à l'encontre des outils.

Toute pierre vilaine, plus sera<-t->elle spongieuse, et plus la trouverez-vous dure. Davantage celle qui sèchera plus tard après avoir été arrosée d'eau par dessus, se pourra juger la plus crue.

Toute pierre pesante est plus massive et polissable que la légère, laquelle aussi de

f. 30

soi est plus facile à rompre que celle qui est de grand poids.

Celle qui retentit quand vous frappez dessus, est de matière plus épaisse que la sourde, et s'il en est qui sente le soufre après qu'on l'a bien vivement frottée, celle-là se peut dire plus aigre qu'une autre

qui ne sentirait rien. Mais notez en cet endroit que tant plus toute pierre est résistante aux ferrements, plus se peut-elle trouver ferme et constante à l'encontre des injures du ciel.

La pierre qui se sera conservée en plus grands quartiers environ la superficie de la carrière, se pourra tenir pour la plus ferme.

Aussi toute espèce, quelle qu'elle soit, quand on l'enterre, est plus molle qu'alors qu'elle a demeuré par aucuns jours à l'air, même adonc qu'elle est infuse ou arrosée d'humidité, on la trouve plus traitable sous les outils que si elle était du tout sèche. Et faut entendre que tant plus une pierre est tirée de place humide en la carrière, plus se trouve<-t->elle épaisse ou massive en ouvrage.

Aucuns estiment que les pierres sont plus faciles à tailler cependant que le vent Auster ou de Midi tire, que non pas durant la bise, laquelle étant en règne les fait plus aisées à fendre que la propriété de cet Auster.

Mais pour prévoir quelles pourront être nos pierres au long aller, si quelqu'un en veut faire l'épreuve avant les mettre en besogne, ces enseignes le feront sage, à savoir que celle qui par être mouillée d'eau deviendra beaucoup plus pesante qu'auparavant, ne tiendra point contre l'humidité, et l'autre qui s'éclatera étant jetée dedans un feu, ne pourra durer au soleil ni au chaud.

Je ne suis point d'avis quant est à moi de passer en silence aucunes choses dignes de mémoire, que nos prédécesseurs ont écrit de certaines pierres, par quoi j'en traiterai au chapitre prochain.

Cas mémorables en matière de pierres, que les Anciens ont traité.

Chapitre neuvième.

Ce n'est point (ce me semble) hors de propos, de donner à entendre combien les pierres ont en elles de diversité et d'admiration, à ce que chacune d'elle puisse être mieux et plus proprement accommodée à divers usages.

Environ le lac de Bolsène [Bolsena] et au territoire de Stratonique, il y a (ce dit-on) une espèce de pierre, à qui le feu ne saurait nuire, ni aucune impétuosité des orages, ains est éternelle et incorruptible, à raison de quoi elle garde par infinité de temps les linéaments des figures qui sont taillées de sa masse.

Corneille Tacite nous raconte que quand Néron faisait rétablir de nouveau la partie de Rome brûlée pour son plaisir, il usait de pierre gabinienne et albine, au moins en ce qui concernait les planchers et les voûtes, à raison que cette pierre est impénétrable à la force du feu.

Au domaine des Genevois, à Venise, en l[e] duché de Spolète, en la Marche d'Ancône et en la Gaule Belgique se trouve une espèce de pierre blanche que l'on peut facilement couper à la scie et tailler en plusieurs modes, et si elle n'était impuissante ou imbécile de nature, toutes autres lui seraient inférieures pour mettre en œuvre, mais elle se gâte aux bruines, pluies et gelées, même n'est pas durable contre le vent qui provient de la mer.

[f. 30v°]

La région d'Istrie, maintenant Esclavonie, produit une sorte de pierre bien peu différente du marbre, laquelle étant atteinte de la vapeur des flammes, incontinent se fend et vole par éclats. Chose que l'on affirme advenir à toutes pierres fortes, et principalement de rocher blanc et noir.

En la campagne de Naples s'en trouve une de la couleur de cendre noire, en laquelle on dirait qu'il y a des charbons mêlés, tant légère de pesanteur qu'à grand-peine le croirait-on ; toutefois elle est si facile à ouvrir que merveille, bien tenante jusqu'à tout, et constante, et qui résiste longuement au feu, et n'est pas de petite défense contre la fureur des tempêtes. Mais elle est si très sèche de nature qu'elle boit en peu de temps l'humidité de son mortier, voire quasi le brûle, de manière qu'elle laisse la chaux et le sable d'aussi peu efficace, comme si c'était de la poudrière morte, à l'occasion de quoi la maçonnerie ne peut longtemps demeurer en état, pour être sa liaison défaite, ains faut que d'elle-même vienne à bas et trébuche en ruine.

À cette pierre-là est de contraire nature la ronde, principalement prise dans les rivières, car pour être toujours humide, jamais ne se peut allier avec autre moellon.

Mais qu'est-ce à dire qu'on a connu par expérience que le marbre croît au ventre de la terre ?

Il s'est trouvé depuis peu de temps à Rome sous terre qu'un amas de petits morceaux de pierre tiburtine spongieuse, s'est à la fin tout réduit en un corps, au moyen de la nourriture ou couvement (pour dire ainsi) du temps et du terroir.

Vous verriez au lac réatin [lac de Rieti], et même au précipice par où l'eau tombant de haut à bas, se va jeter dans le fleuve du Nar, que le bord d'en haut du rivage croît et s'augmente de jour en jour, chose qui fait conjecturer à plusieurs, que venant la vallée à se clore par cet accroissement, le lac s'est borné ainsi comme on le voit.

Auprès de la principauté de Lucanie, maintenant dite la Brusse, non guère loin du fleuve dit Silar, devers la partie d'Orient, en un lieu d'où il distille incessamment de l'eau d'aucunes hautes roches, vous verriez croître tous les jours comme des glaçons de pierre, pendant contrebas, si grands que chacun d'eux pourrait charger plusieurs charriots. Cette pierre fraîche et encore moite de son suc maternel, est merveilleusement tendre, mais quand on la laisse sécher, elle devient dure au possible, voire se rend commode à tous usages. Chose aussi que j'ai vu advenir en certains vieux aqueducs, à savoir que les côtés de leurs canaux se venaient à revêtir et prendre croûte comme d'un gommement et poissemment de pierres s'entrassemblant.

L'on peut aussi voir encore en cet âge deux choses mémorables en la Romagne : l'une, qu'au territoire de Corneille y a une très haute rive d'un torrent, laquelle engendre quasi à chacun pas plusieurs pierres de forme ronde, conçues auparavant aux profondes entrailles de la terre. Et au domaine de Faence [Faenza] environ les rivages du fleuve dit Lamon[e], se trouvent des pierres longues et larges, qui journallement produisent force sel, lequel on estime par trait de temps se reconvertir en pierre.

En notre pays de Florence, aux environs de la rivière appelée Chiane [Chiana], il y a une possession, en laquelle de sept en sept ans, les cailloux durs à merveille, dont elle est

f. 31
abondamment semée, se réduisent en mottes de terre.

Pline dit qu'en la contrée des Cyzicéniens, et environ la ville de Cassandrie autrement Potidée, en Macédoine, les mottes de terre y deviennent cailloux.

À Pouzzoles au royaume de Naples, le sable s'y endurecit et se transforme en pierre quand il est abreuvé de l'eau de la marine.

Tout le long aussi du rivage qui s'étend depuis Oropé [Orope] jusques à Aulide, ce qui est battu de telle eau, devient en roche ainsi que l'on dit.

Diodore Sicilien écrit qu'en Arabie les mottes qu'on tire de la terre, ont très bonne senteur, mais si on les jette en un feu, elles se distillent et fondent ainsi que le métal, toutefois la liqueur en devient pierre, de quoi dit cet auteur la nature être telle que si les gouttes de pluie tombent dessus, et il advient que le mortier de leur liaison se consume, ladite eau entrant là-dedans fait que les quartiers se réduisent en masse.

Aucuns maintiennent que des carrières d'Affos, ville de Troade en Phrygie la mineure, se tire une espèce de pierre nommée sarcophagite, dont la veine est fendable, mais facile à se rejoindre par mastic, et disent que si on en fait des tombeaux pour y enclorre les corps des trépassés, ils sont dedans quarante jours totalement consumés, resserré les dents, et (qui est beaucoup plus admirable) leurs vêtements et chaussures se convertissent en substance de pierre.

À cette-là est contraire celle que l'on appelle chernite, en quoi l'on dit que le corps de Darius fut mis après sa mort, car cette-là les conserve longuement tous entiers. Mais de ceci c'est assez dit.

*De quels endroits et en quelle saison il faut prendre la terre pour en faire des briques et carreaux.
Comment cela se doit former ou mouler. Combien il en est d'espèces, après de l'utilité des triangulaires,
et de l'art plastique, autrement incrustature ou métier de poterie.*

Chapitre dixième.

C'est une chose toute sûre que les antiques usaient volontiers de plaques de terre au lieu de pierres, mais je crois que cela venait de la nécessité qui contraignit les premiers hommes à faire leurs

édifices de cette matière. Laquelle par succession de temps ayant été connue de manœuvre facile, commode à l'usage, de bonne grâce et durable à perpétuité, leurs successeurs continuèrent à en faire non seulement les maisons particulières, mais (qui plus est) celles des rois et autres grands seigneurs. Même après que par aventure ou industrie fut éprouvé que le feu était propre à endurcir et fortifier icelles plaques, l'on persévéra de former tous ouvrages de terre ainsi cuite. Au regard de moi, pour avoir observé beaucoup de choses aux bâtiments antiques, j'ose bien affirmer qu'on ne saurait trouver matière plus convenable en toutes sortes des bâtiments que ces plaques de terre, non crues, lesquelles nous appelons communément briques ou tuiles, pourvu qu'elles soient cuites ainsi qu'il appartient. Mais je parlerai une autre fois de leur louange. Et pour venir au propos de la terre de quoi on les doit faire, les maîtres disent que la parfaitement bonne est l'argile blanchis-

[f. 31v°]

sante, laquelle tient la nature de glaire. La meilleure après est la rouge et puis celle que l'on dit sablon mâle, qui est terre aréneuse. Celle qui est toute pleine de gravier et ensemble de petites pierrettes, se doit laisser et n'être mise en œuvre, à raison que les briques ou carreaux qu'on en ferait, se rejetteraient en cuisant, ou bien fendraient en la force du feu. Et quand ores ainsi ne serait, étant la besogne parachevée, ils s'affaisseraient d'eux-mêmes si on les mettait sous quelque grosse charge de maçonnerie.

Il ne faut pas donc mouler ces briques ou carreaux incontinent après que la terre est tirée de son naturel, ains doit être prise en la saison d'automne et laissée en détrempe tout au long de l'hiver. Puis l'on en peut former son ouvrage au printemps, car qui le serait durant les gelées, il est certain qu'il s'en éclaterait, et qui attendrait au solstice, la grande force de la chaleur le ferait fendre, pareillement parce qu'il sécherait sans plus en la superficie et demeurerait tout moite par dedans. Toutefois quand la nécessité presserait en sorte que vous seriez contraint à mouler vos briques ou carreaux en hiver, sitôt que cela sera formé, couvrez-le du plus sec sablon que pourrez recouvrer, et si c'est en été, mettez dessus de la paille mouillée. Ce faisant jamais rien ne s'en rejettera ni se fendra en aucune manière.

Aucuns veulent avoir leurs briques ou carreaux couverts de plomb vitrifié, par quoi si cas est qu'il en faille faire, prenez garde à ne les mouler de terre sablonneuse, ou par trop maigre et sèche, considéré qu'elles boiraient toute la plomberie, mais faites les de terre blanche, argileuse, pâteuse et tenues de bonne mesure, car si elles avaient trop de grosseur, le feu ne les saurait cuire bien ni à droit, dont verriez advenir que l'ouvrage ne serait exempt de se fendre. Ce nonobstant quand il le faudrait tenir épais, on peut remédier à l'inconvénient en le perçant tout au travers d'une broche de fer en plusieurs places, et ainsi pourrait cela cuire à profit, d'autant que la vapeur de l'humidité s'évanouirait par les pertuis.

Les potiers de terre blanchissent de craie détrempée leurs pots quand ils sont bien secs, qui fait que la plomberie coule par dessus également dans le fourneau. Chose qui ne serait sinon bien bonne à l'endroit des ouvrages de maçonnerie.

J'ai vu en aucuns édifices antiques certaine partie de sable être mêlée parmi les briques et carreaux, principalement du rouge, même trouvé qu'il y avait aucunes fois de la terre sanguine avec du marbre subtilement pilé. Et aussi ai-je connu par expérience, que d'une même terroir se peut tirer de la besogne beaucoup meilleure l'une que l'autre, par espécial quand quelque masse est broyée comme pâte, non seulement une fois, mais deux ou trois, jusques à ce qu'elle soit maniable ainsi que cire, et qu'on l'ait bien purgée de tous les petits cailloux qui pourraient être en elle.

Cet ouvrage de terre se durcit à merveille en cuisant et se fait aussi fort que cailloux, mais le dessus est toujours plus ferme que le dedans, aussi bien que du pain, soit que cela vienne de la cuisson, ou de la propriété de l'air quand il se sèche. Par quoi le meilleur est de faire nos briques ou carreaux tenues, afin qu'il y ait plus de croûte que de mie. Et si on les polit bien curieusement, l'on verra que leur maçonnerie demeurera incorruptible contre la fureur des tempêtes, comme semblablement seront toutes pierres lesquelles ne craindront la

f. 32

vermoulure, si elles sont bien et à droit lissées ou brunies.

On dit qu'icelles briques et carreaux se doivent couvrir de quelque chose aussitôt qu'on les tire du four, avant les laisser ramoitir. Et si déjà leur moiteur était passée, y donner ordre avant que le tout soit parfaitement sec, car quand la porterie a été ramoitie et puis qu'elle sèche du tout, la composition

devient si forte que le fer s'en lime et réduit en mitaille. Toutefois nous faisons encore mieux que cela, c'est en ratissant les briques ou carreaux au sortir de la fournaise, et ainsi se ferment leurs pores, si qu'ils en sont plus forts et plus solides. Il en était de trois espèces communes au temps d'iceux antiques, l'une portant pied et demi de long sur un de large, l'autre cinq palmes en tous sens, et la troisième qui n'en avait que quatre, comme vous voyez en figure.

[Illustration]

Encore trouve l'on des briques en leurs édifices (principalement aux arcs de voûte et autres liaisons) qui ont deux pieds de toute carrure. Mais ils faut noter qu'ils n'usaient pas de celles-là tant en bâtiment particuliers que publics, ains se servaient des plus grandes pour les communs et des plus petites pour les privés. Outre cela j'ai observé tant aux monuments d'iceux antiques, comme en la voie dite Appia de Rome et en autres plusieurs endroits, qu'il en était de plus grands, et de moindres, que l'on employait ordinairement en plusieurs et divers usages, de sorte que je pense qu'ils ne s'arrêtaient sans plus à ce qui était profitable, mais leur plaisait de voir incontinent en œuvre ce qui était tombé en leur fantaisie, pourvu qu'il semblait avoir grâce et être convenable à leur affaire. Afin donc je laisse toutes les particularités qui se pourraient déduire en ce passage, assurez-vous que j'ai vu aucunes fois des tuilettes qui n'avaient pas plus de six doigts de long, un d'épais et trois de large, mais de celles-là ils en pavaient principalement leurs aires en forme d'épi, comme la figure le montre.

[f. 32v°]

[Illustration]

Toutefois j'estime plus les triangulaires que toutes les autres manières, par quoi j'en dirais la pratique. Ils formaient leurs tuiles d'un pied de toute carrure, sur un doigt et demi d'épais, et cependant qu'elle étaient encore moites, tiraient de coin à autre deux lignes diagonales, avec un ferrement qui entraient jusques à la moitié de l'épaisseur, et par ce moyen faisaient quatre triangles tous égaux, ainsi que pouvez voir ci-figuré. Et de ceux-là provenaient les commodités ensuivantes, à savoir qu'il n'y fallait pas tant de terre, se rangeaient mieux dans le fourneau, s'en tiraient plus à l'aise, et les tenait-on mieux en main quand il les fallait appliquer en œuvre, considéré qu'on en avait quatre tout à la fois, qui se pouvaient séparer avec un petit avec un petit coup de l'aïeron de la truelle. Et de ceux-là s'en allait le paveur garnissant tous les cotés de la muraille, faisant faire face aux parties qui avaient leur pied de mesure, et en mettait les angles ou pointes en dedans, chose qui faisait le dépense moindre, le manœuvre plus agréable et la liaison beaucoup plus ferme. Car on ne voyait rien qui ne fût entier tout au long du circuit de ladite muraille, et qui plus est, s'entrembrassaient les an-

[Illustrations]

f. 33

gles de ces carreaux triangulaires, au moyen de quoi l'ouvrage était plus fort et de trop plus longue durée.

Ceux qui s'entendent en l'art de poterie, ne veulent pas qu'on mette les briques ou carreaux dans le four incontinent qu'on les tire du moule, ains attendent que le tout soit bien sec et disent qu'il ne le saurait être avant deux ans entier et accomplis, même sont en opinion que cela se porte beaucoup mieux à l'ombre qu'au soleil. Quoi qu'il en soit, je laisserai leurs avis pour cette heure et dirai seulement en passant que pour faire tous ces ouvrages, on a connu par expérience que les meilleures terres qui se puissent trouver sont celles de l'île de Samos en la mer Icarienne assez près d'Éphèse, l'autre en Arezzo ville d'Italie à coté de Pérouse, et la tierce à Modène, qui est en Lombardie. En Espagne il y a celle de Sagonte et celle de Pergame en Asie. Mais encore que je m'efforce d'être bref le plus qu'il est possible, si ne veux-je oublier à dire que tout ce qui a été dit ci-dessus des briques et carreaux se peut observer en matières de tuiles à couvrir, faïtières, goulets à conduire, les eaux, et finalement en tous ouvrages de poterie. Par quoi voyant que nous avons assez parlé des pierres, nous traiterons maintenant de la chaux.

De la nature de la chaux et du plâtre, ensemble de leurs usages et espèces, puis en quoi leur matières conviennent, et en quoi elles diffèrent, et tout d'une voie de plusieurs choses qui ne sont indignes d'être entendues.

Chapitre onzième.

Caton le Censeur n'estime point la chaux qui est cuite de diverses pierres, et réprouve pour tous ouvrages celle qui se fait de cailloux. Aussi est en cette matière inutile toute pierre privée de son humidité naturelle, sèche et pourrie, où le feu en cuisant ne trouve rien que consumer, comme sont celles de tuf et autres autour de Rome au territoire des Fidénates ou Sabins, et auprès d'Albe, lesquelles se voient roussâtres ou pâles de mauvaise couleur. Car il faut que la chaux soit plus légère de la tierce partie de son poids que la pierre n'était avant être mise en la fournaise, au moins qui veut que les experts l'approuvent. Aussi la pierre de trop de jus et trop moite de sa nature ne vaut rien à faire de la chaux pour autant qu'elle se vitrifie, ou réduit en verre dedans le four.

Pline dit que la pierre verte résiste merveilleusement au feu, et sans point de doute j'ai vu par expérience que le porphyre non seulement ne se peut cuire, ains qui plus est, en engarde toutes les pierres qui le touchent et sont environ lui en la fournaise.

Pareillement les ouvriers ne font compte de toutes pierres trop terreuses, à raison qu'elles ne rendent jamais la chaux nette. Mais les architectes antiques ont toujours estimé celle qui se faisait de pierre dure, fort épaisse, et principalement de blanche, et disaient qu'elle n'était sans plus commode en tous usages, ains grandement propre à lier des arches de voûte.

En second lieu ils louaient celle qui se faisait de pierre spongieuse, mais non autrement trop légère, ou pourrie, estimant que celle-là valait beaucoup [f. 33v°]

mieux que toutes autres pour en faire des incrustatures ou enduisemens, même qu'elle était plus aisée et rendait les ouvrages plus polis.

Toutefois j'ai vu en la Gaule que les architectes n'usaient d'autre chaux que de celle qui se faisait de cailloux de torrents, amassés pour cette fin, mais par espécial de ronds, brunâtres et les plus durs qu'ils pouvaient recouvrer, et si est une chose toute sûre que tant en liaison de pierre que de brique elle donne merveilleuse fermeté et si dure longtemps.

Je trouve dedans Pline que celle qui se fait de pierre de moulin est grasse de nature et pour cette cause singulièrement bonne en tous ouvrages. Ce nonobstant j'ai appris d'un homme bien expert que si ladite pierre est papillotée de gouttes de sel, elle ne succède point à notre affaire, pour être trop rude et trop sèche, mais de celle qui n'a point de sel mêlé, qui est épaisse et rend une poudre menue quand on la gratte avec la rafle, on peut en faire son profit.

Quoi qu'il en soit, je dis que toute pierre qui se tire hors d'un terroir est meilleure que celle qui se trouve emmi les champs, et tant plus est la carrière ombrageuse et humide, tant mieux vaut ; encore si la pierre est blanche, la chaux en sera plus traitable que si elle était roussâtre.

Les peuples de Vannes en Gaule, qui habitent sur les bords de la marine, font de la chaux de coquilles d'huitres par défaut de pierre.

Quant est à moi, je suis d'opinion que le plâtre est une espèce de chaux, et la raison qui me meut à le dire est qu'il se fait de pierre cuite aussi bien comme elle.

Combien qu'on dit qu'au royaume de Chypre et à Thèbes on le fouille en la superficie de la terre, tout cuit par la puissance du soleil. Toutefois il y a cette différence, à savoir que toute pierre de plâtre est tendre et se peut rompre facilement, réservé une espèce qui se trouve en Syrie, car celle-là est dure à merveille. Et davantage toute pierre de plâtre ne veut point plus de vingt heures à cuire, ou celle de la chaux ne l'est parfaitement bien en moins de deux jours et demi.

J'ai trouvé qu'en Italie il y a quatre espèces de plâtre, dont les deux sont transparentes et les autres non. Entre celles des transparentes l'une est semblable à gros motteaux d'alun, ou plutôt à l'albâtre, et celle-là est nommée escaillièrre, parce qu'elle est toute amassée par écailles qui s'entretiennent. L'autre aussi l'est pareillement, mais elle retire plus à sel noir que non pas à couleur d'alun. Des non transparentes, leurs espèces semblent plutôt à craie épaisse et bien serrée qu'elles ne font à autre chose. Ce néanmoins l'une d'elles est un petit plus blanchâtre et comme pâle, mais l'autre a parmi sa ternissure quelque couleur rouge mêlée. Ces deux dernières sont plus épaisses et massives que les premières, et encore entre ces dernières la rougeâtre est beaucoup plus tenante en maçonnerie. Au regard des premières transparentes, de celle qui est la plus pure se font les ouvrages plus blancs et plus reluisants, par quoi on l'emploie volontiers à mouler des images ou en faire des corniches par dedans œuvre.

À Rimini en la marche d'Ancône, vous y trouverez du plâtre si très dur, que l'on dirait de prime face que c'est marbre ou albâtre et de cestui-là ai-je autrefois fait faire des tables coupées à la scie, lesquelles étaient singulièrement commode en ouvrage d'inscrustature.

Mais afin de n'oublier chose qui serve, je dis que tout plâtre quand il est cuit se doit battre avec des maillets de bois jusques à ce qu'il soit comme en farine, puis le faut
f. 34

garder en lieu le plus sec qu'il est possible et quand il est question de le mettre en besogne, il le faut gâcher d'eau et soudain le plaquer, autrement tout serait perdu.

La chaux est de nature toute contraire car il ne la faut battre ni piler, mais surfondre d'eau cependant qu'elle est encore en mottes, même la laisser longuement abreuer en sa liqueur avant que de la mettre en œuvre, par especial en matière d'incrustation, et ce pour ou afin que si quelque motte n'était cuite ainsi qu'il appartient, elle se puisse entièrement parfaire en cette détrempe continuelle.

À la vérité qui la prendrait toute fraîche et non délayée à suffisance, l'on verrait puis après que certains petits grains de caillou sont mêlés parmi elle, non encore du tout cuits, lesquels étant mis en œuvre se pourrissent de jour en jour, et font enlever de grosses bubes dont tout le polissement de la maçonnerie devient gâté et corrompu.

Mais vous devez noter qu'il n'est pas bon d'abreuer votre chaux tout à une fois, ains coup après autre, et à diverses boutées, jusqu'à tant (si je dois ainsi dire) qu'elle soit vivement enivrée. Puis cela fait, vous la devez retirer en lieu humide et à l'ombre sans rien mêler d'autres choses parmi et ne la couvrir seulement que d'un petit de sable, la laissant demeurer en ce point si longtemps qu'elle devienne comme pâte levée. Car l'on a trouvé par expérience que ladite chaux au moyen de cette fermentation augmente grandement sa vertu.

Sans point de doute j'en ai vu en des vieilles fosses abandonnées de tout le monde, qui pouvait bien y avoir demeuré cinq cent ans, comme faisaient conjecturer plusieurs indices manifestes, mais elle était encore si moite, si bien délayée, et si mûre que le miel ni la moelle des bêtes ne le sont davantage, et puis bien assuré qu'on n'eût rien su trouver de plus commode en quelque ouvrage qu'on l'eut voulu bouter.

L'on dit que la chaux ainsi traitée reçoit deux fois autant de sable que celle qui est fraîchement éteinte. Voilà en quoi se font les différences d'avec le plâtre dessus mentionné. Mais ces deux matières conviennent en toutes autres choses.

Il faut donc qu'aussitôt que vous aurez tiré votre plâtre de la fournaise, vous donnez ordre qu'il soit mis en l'ombre et en lieu sec, puisque vous le mettez en œuvre au plus tôt que faire se pourra. Car si vous le tenez à découvert, soit en fourneau propre, ou autre part, au vent, au soleil, à la lune, et principalement en été, il se dessèche incontinent, puis se réduit en poudre et devient inutile. Qui est pour cette heure assez dit de ces matières. Si est-ce qu'encore vous veux-je admonester que ne mettez jamais vos pierres en la fournaise sans les avoir premièrement rompues en pièces, non moindres que mottes de terre. Ce faisant, elles en cuiront mieux, et si vous garderez de ce qu'on a vu advenir souventes fois, à savoir qu'au-dedans des pierres, par especial aux cornues, il y a d'aucunes concavités vides, ou étant clos un air subtil, il fait de grands dommages quand force lui est de sortir. Car étant le feu allumé en la fournaise, sa vertu chasse tout le froid de la pierre et le fait entrer en ce creux. Puis étant le corps plus vivement échauffé, cet air se convertit en vapeur et s'engrossit ou enfle peu à peu, tellement qu'à la fin il fait crever la prison où il était fermé, et sort avec une violence merveilleuse qui rend un son grandement épouvantable, voire si fort qu'il rompt et brise toute la structure de la fournaise.

Aucuns certes ont vu au milieu de ces pierres certaines bêtes toutes pleines de
[f. 34v°]

vie, d'étranges formes et manières, mais, entre autres des vers ayant le dos velus et garnis d'un grand nombre de pieds qui font beaucoup de mal dans les fourneaux. À cette cause je ne me tiendrai de subjoindre en cet endroit aucunes choses mémorables qui concernent cette matière et ont été vues durant ce présent âge, car je n'écris pas seulement aux ouvriers mais aussi bien à tous studieux qui se délectent des cas dignes de mémoire, et pourtant me semble n'être que bon d'entremêler aucunes fois des contes de plaisir, pourvu qu'ils ne soient point hors notre matière. L'on apporta au pape Martin

cinquième un serpent, lequel avait par aucuns carriers était trouvé en une carrière de la Romagne, vivant dedans une grande pierre si bien étoupée de tous côtés qu'il n'en pouvait sortir vent ni haleine.

L'on y a aussi autrefois trouvé des grenouilles et des écrevisses, mais elles étaient mortes. Quand est à moi, je suis témoin que l'on a trouvé en mon temps des branches d'arbre encloses dedans du marbre blanc.

Au mont Vellin, qui sépare les Brutiens d'avoir les Marsiens, lequel est plus haut que toutes les autres montagnes du royaume de Naples et qui est rez en son coupeau pour être garni de pierre blanche vive du côté qui regarde les susdits Brutiens, vous verriez à chacun pas des pierrettes rompues, pleines de formes de coquilles marines, non plus grandes que pour couvrir la paume de la main.

[Illustration]

Mais quoi ? Qu'est-ce qu'au territoire de Vérone se recueillent ordinairement des cailloux tombés du ciel, portant la marque de l'herbe appelée quintefeuille, dont vous voyez ici la figure exprimée en eux de lignes si très belles et si proprement refendues par un art singulier de nature qu'à grande peine y a-t-il un homme vivant lequel sût imiter la subtilité de l'ouvrage ? Et ce qui est le plus admirable, c'est que vous n'en trouverez jamais un qui ne soit tourné la figure contrebas, pour faire penser que nature les a formés afin de rendre les hommes ébahis, mais qu'elle veut pour elle-même les délices de son grand artifice.

Or je retourne à mon propos, non pour dire comment se doit accoutrer la gueule du fourneau, vouêter son dessus et préparer son âtre du feu, comment il faut que la flamme respire et soit quasi contenue en certaines limites, afin que toute sa force puisse être convertie à cuire les ouvrages. Et si je ne dirai point avec comment il faut croître le feu par intervalles, même l'entretenir ou continuer soigneusement jusqu'à ce que la flamme vienne battre tout au plus haut du fourneau, sans qu'elle fume en aucune manière, tellement que les pierres d'icelui haut deviennent blanches comme craie. Et davantage ne compterai ici le temps que la pierre est cuite à son devoir, ains seulement dirai que quand la fournaise s'est enflée ou fendue par la violence du feu, se vient à remettre en son premier état et se resserre d'elle-même. Toutefois en passant ce mot m'échappera que c'est une chose merveilleuse de considérer la nature de cet élément. Car si vous ôtez le feu du fourneau quand la chaux est bien cuite, l'âtre se refroidira peu à peu et le haut se rendra de plus en plus ardent. Puis donc que pour lier notre maçonnerie, nous n'avons seulement besoin de chaux, mais de sable, tout d'une voie le devoir veut que nous trahissions conséquemment de sa nature.

f. 35

De trois espèces de sable, ensemble de leurs différences et de diverses matières pour édifier en plusieurs lieux.

Chapitre douzième.

Il y a trois sortes de sable, à savoir de sablonnière, de rivière et de marine, dont le meilleur est celui de sablonnière, mais il s'en trouve de diverses espèces, comme noir, gris, rouge, charbonnier et glaireux. Or si quelqu'un me demandait quelle matière est sable, peut-être que je lui répondrais que c'est l'émiure des grandes pierres en petites et menues parties, nonobstant que l'opinion de Vitruve soit ledit sable (principalement celui de Toscane, qu'on appelle carboucle) être une espèce de terre brûlée par le feu enclos de nature dedans les montagnes et convertie en sorte qu'elle en est plus solide que l'autre terre non cuite et plus molle que le tuf. Mais entre toutes icelles espèces de sable, ledit carboucle est le plus estimé. Toutefois j'ai pris garde à ce que les ouvriers antiques se servaient à Rome du rouge pour les édifices publics, mais non pas en ceux qui ont été des derniers faits.

Le gris entre celui des sablonnières est le moindre et tenant le dernier lieu.

Le glaireux est tout propre à mettre en liaisons de fondements. Ce néanmoins après le susdit carboucle, on tient au nombre des principaux icelui glaireux, qui est subtil et délié, par espécial quand son grain est pointu, même purgé de toute mixtion de terre dont il est abondance au pays des Vilumbriens.

Après l'on approuve celui qui est tiré des rivières courantes, quand on en a ôté la première croûte de la terre et encore entre celui desdites rivières, celui vaut mieux lequel est pris et fouillé aux torrents.

Davantage entre ceux des torrents, le croupissant au pied des montagnes sous l'impétuosité du cours de l'eau tombante, se trouve toujours plus commode.

Le pire de toutes les sortes est celui de marine. Toutefois entre ceux qu'on y trouve, le noir luisant comme verre n'est pas totalement à dépriser.

Les habitants de la Marche d'Ancône et de la principauté de Salerne au royaume de Naples, ne font moins de cas du sable tiré de la mer que nous de celui des sablonnières. Si est ce qu'en ces régions-là ils n'approuvent pas toute la grève de la mer indifféremment, mais d'aucuns lieux spéciaux. La raison est qu'ils ont connu par expérience qu'aux rivages exposés sous le vent d'Auster, le sable y est le pire que l'on saurait trouver. Mais ceux qui reçoivent le vent de Libye ou d'Afrique, le produisent non du tout mauvais. Quoi qu'il en soit, entre tous sables de marine, le plus commode est celui qui repose au pied des roches et qui a le grain assez grosset.

Certainement toutes ces sortes de sable ont quelque chose entre elles qui les fait différer les unes des autres. Car premièrement le marin se sèche à grande difficulté, à raison qu'il est toujours moite et fondant, pour la salure qui le fait couler sans cesse, chose qui lui fait envis [difficilement] soutenir les fardeaux, par quoi il ne s'y faut fier que bien à point.

Celui de rivière est plus humide que le fouillé aux sablonnières et à cette cause plus traitable et commode en incrustations. Ce néanmoins le sable de sablonnière, à raison de sa graisse, se trouve toujours plus tenant, toutefois il fait des crevasses,
[f. 35v°]

et voilà pourquoi on l'emploie en liaisons de voûtes, non pas en incrustatures de murailles.

Quoi qu'il en soit, tout sable sera bon en son genre, lequel étant frotté et pressé entre les mains, criquera [crissera] en aucune manière et qui s'il est mis sur une robe blanche, ne la souillera point, voire n'y laissera ordure quand on l'en aura secoué.

Au contraire le sable sera de mise, lequel se trouvera doux et mou au maniement des doigts et n'aura rien de rude ou âpre, même qui en couleur et odeur ressemblera quasi une terre jaunâtre, et davantage qui étant brouillé parmi de l'eau la rendra grandement limoneuse, ou qui si on le laisse en quelque place à découvert, accueillera incontinent de la mousse. Et aussi ne sera point bon celui lequel ayant été apprêté de longue main, aura demeuré cependant à l'air, au soleil, à la lune et aux bruines, pour autant qu'il sera devenu terrestre ou pourri, dont s'ensuivra qu'il ne sera nullement ferme ni pour produire des sauvageaux et figuiers sauvages à ce préparés, ni pour lier les joints de quelque maçonnerie.

Nous avons dit et déclaré quelle matière de merrain, pierre, chaux et sable a été approuvée par les Antiques. Toutefois je vous veux bien faire entendre qu'il n'est possible de trouver partout ces choses en perfection telle que nous la saurions bien souhaiter, par quoi se faut accommoder à ce que produisent les pays et provinces, autrement jamais ne ferons rien qui plaise.

Cicéron témoigne bien que la région d'Asie a toujours été florissante en édifices et ouvrages de taille, à raison des marbres dont elle est abondamment pourvue. Mais nous n'en pouvons pas trouver en toutes contrées et si en est de telles qu'il ne s'y trouve seulement pas des pierres, ou si cas est qu'il y en ait, elles ne sont commodes à tous usages.

En toute la côte d'Italie qui regarde le soleil de midi, on y trouve bien du sable de sablonnière, mais au deçà du mont Apennin, l'on ne saurait en recouvrer.

Pline dit que les Babyloniens en lieu de mortier se servent de bitume ou ciment liquide et les Carthaginiens usent de hourdage, autrement terre détrempee.

En quelques endroits du monde l'on bâtit de claies et d'argile, pource qu'il y a totalement faute de pierres.

Hérodote écrit que les Budins ou Bizarres, peuples de Scythie, maintenant Tatarie, ne bâtissent leurs maisons publiques ni particulières d'autre chose que de bois, même en font les murs de leurs villes et jusques aux idoles de leurs dieux.

Mela dit que les Neuriens, peuples aussi de la Scythie d'Europe, n'ont point de bois et pour ce les ossements succèdent là en lieu de lui.

En Égypte l'on entretient le feu de la fiente des juments et chevaux. Et de là vient que plusieurs nations sont contraintes par nécessité d'avoir leurs logis les unes d'une mode et les autres d'une autre, et

s'accommoder de ce qu'elles peuvent avoir. Il est bien des lieux en susdite Égypte où l'on fait les maisons des rois propres de joncs, roseaux ou cannes de marais.

En Inde quelques uns bâtissent de côtes de baleines et autres grands poissons, qu'ils appliquent pour merrain.

Diodore Sicilien écrit qu'à Dédalée en Sardes, région de Lycie en Asie la mineure, les hommes habitent dans aucunes cavernes qu'ils fouillent eux-mêmes en terre et pourtant sont dit Troglodytes.

En Carris, cité d'Arabie, se font les maisons et murailles de grosses masses de sel pré-

f. 36

parées pour cet effet. Mais pour le présent suffise de ces choses et soit noté que comme nous avons dit, il n'y a pas en tous lieux abondance de bois, pierres, sable et autres telles matières, ains en divers endroits de différentes, ainsi qu'il a plu à nature ordonner la distribution et moyen des choses ; et pourtant se faut servir des biens qui se présentent, usant de toute discrétion en cet endroit, premièrement à ce que nous les ayons propices, commodés, élus et préparés, autant bien que faire se pourra et après que venant à édifier, nous usions des plus beaux et meilleurs matériaux, en les départant chacun selon sa qualité aux endroits où ils seront les plus commodés.

À savoir si l'observation du temps sert de quelque chose, quand l'on veut commencer à bâtir, lequel y est plus convenable, ensemble que les prières se doivent faire, avec les signes de bien ou de mal dont on se peut aider à ce commencement.

Chapitre treizième.

Puisque nos matières sont préparées, à savoir merrain, pierres, chaux et sable, il est expédient que nous traitions de la raison et moyen qui se doivent garder en la conduite d'un édifice. Car il ne faut moins d'industrie à se fournir d'autant et non plus de fer, airain, plomb, verre et autres négoce de mise, qu'il en est requis pour les acheter et garder en lieu sûr, afin qu'il n'en y ait aucun défaut pendant le manœuvre. Pour à quoi donner ordre, je dirai quand il appartiendra, comment ils se doivent choisir et employer tant qu'il suffise pour achever la besogne et faire toutes ces garnitures, et quand ce viendra sur ce point, je commencerai aux fondements, comme si en effet je voulais entreprendre tout de neuf un ouvrage, et l'édifier de ma main. Toutefois, avant qu'entrer en ce propos, il me semble être nécessaire que j'avertisse encore toutes gens qu'il est bon de prendre garde à ce que les saisons tant pour les particuliers que publics, soient si bien préméditées que nos œuvres ne nous causent des troubles et ennuis en les voulant continuer, ou dommage si nous les laissons imparfaites.

Certainement ce ne sera sinon bien fait aussi de prendre garde aux temps de la nature, car on se peut apercevoir que les choses édifiées en hiver, principalement en lieux froids, se gèlent et ne font point de profit, même les autres qu'on bâtit en été, par espécial en places exposées au grand chaud, sèchent avant que de se prendre. À cette cause Frontin, l'architecte, admoneste que le temps propre à bâtir dure depuis les Calendes d'avril (c'est-à-dire depuis le premier jours) jusques à celles de novembre, non compris toutefois en ce la plus grande force de l'été. Quant à moi, je suis bien d'avis qu'un bâtiment doit être hâté ou retardé selon la diversité des lieux et la température du ciel, et si telles choses conviennent bien avec toutes les autres que j'ai ci-dessus récitées, il n'y aura que de marquer notre aire de traits géométriques, suivant lesquels se fera le clos de la muraille et se partageront les angles par bonne proportion de mesure.

Aucuns admonestent que l'on doit sous bons principes commencer à bâtir et qu'il gît en grand' conséquence en quel moment de temps aucune chose ait com-

[f. 36v°]

mencé à être au nombre des choses présentes.

L'on dit que Luce Tarunce [Lucius Taruntius] trouva le jour de la nativité de Rome par les annotations qu'il fait du succès de ses fortunes. Et à la vérité les tressages antiques ont estimé ce moment de principes avoir une si grande efficace, que Jules Firmique Materne [Julius Firmicius Maternus] témoigne que certains mathématiciens ont trouvé la naissance du monde, par les événements des fortunes, et de cela très curieusement écrit. En ce nombre sont Esculape et Annube [Anubis], même Pétosire [Pétosiris] et Nécepse [Necepsus] leur successeurs, affirmant tous quatre que la dite

naissance du monde se fit au point que l'écrevisse levait en l'horizon, la lune étant à la moitié, qui est le quinzième degré de ce signe, le soleil au lion, Saturne en capricorne, Jupiter au sagittaire, Mars au scorpion, Vénus en la balance et Mercure en la vierge.

À la vérité si nous voulons calculer bien à droit les temps, nous trouverons qu'ils ont très grande force en maintes occurrences. Et qu'ainsi soit, à quel propos dit-on, que le pouliot ou poulieul (herbe assez commune) jà sec, fleurit au plus court jour d'hiver, les vessies enflées se crèvent, les feuilles de saule et pépins de pommes se tournent de côté en autre, et que les foies de souris acquièrent jour par jour autant de fibres ou petits filets que la lune demeure des jours à venir en son plein ?

Il ne faut point douter que encore quand je n'attribue tant aux professeurs de cette science qui observent ainsi de près les temps et les saisons, qu'ils puissent par leurs arts nécessiter l'événement de certaines fortunes des choses, si est-ce que je ne les estime totalement à dépriser s'ils viennent quelquefois à disputer que suivant le cour du ciel ces préfixions du temps peuvent beaucoup en l'une et en l'autre partie. Mais quoi qu'il en soit, je dis que les choses dont ils admonestent, pourront être ou grandement utiles si elles sont vraies, ou peu ou point nuisibles si elles sont fausses.

J'ajouterai ici quelques cas pour rire, que les Antiques ont approuvé à l'endroit de ce commencement des choses, mais je ne veux que l'on interprète mon dire autrement qu'en bien, et ainsi que la chose le requiert. Et certainement ceux me semble dignes que l'on en rie, qui ordonnaient principalement le dessin et la marque de l'aire être faite sous bon augure, aussi bien que toutes autres choses. Certainement, les dits Antiques étaient merveilleusement adonnés à cette superstition, voire jusques à ce qu'ils voulaient par exprès que le nom de celui qui premier s'offrirait à la montre et élite de gens d'armes, ne fût en aucune manière malencontreux.

Semblablement pour lustrer ou purifier une colonie ou armée, ils choisissaient des personnages de bon nom pour mener les bêtes dédiées au sacrifice, pareillement que les censeurs qui étaient pour bailler les gabelles et tributs à ferme eussent des beaux noms et heureux.

Ils voulurent que le lac Lucrin fût estimé le principal de tous ceux d'Italie, à cause de la félicité de son nom, et fut leur plaisir de changer celui de la ville qui premièrement s'appelait Epidam, en ce mot de Dyrrache, eux étant induits à ce faire par la mauvaise signification du premier nom, pour éviter qu'on ne dît que ceux qui allaient par mer en cette ville, naviguaient à leur dam.

Et pour cette même raison nommèrent-ils Bénévent l'autre cité qui auparavant était dite Maloette. Sans point de doute je ne me puis tenir de rire en cet endroit, car quand iceux Antiques voulaient faire ces choses, encore y ajoutaient-ils des bonnes paroles entremêlées d'oraisons. Aussi les aucuns d'en-

[f. 37]

tre eux estimaient que les paroles des hommes sont de si grand effets qu'elles peuvent être entendues par les bêtes brutes et autres créatures muettes. Je laisse ici tout à propos la fantaisie de Caton, qui est que les bœufs, travaillés du labeur, se peuvent délasser par dire quelques mots. Pareillement, ce que d'autres maintiennent que les hommes impêtrent aucunes fois de leur naturel territoire avec bons termes et prières la grâce de nourrir les arbres étranges et inaccoutumés, même que ces plantes peuvent être persuadées à se laisser transporter et faire fruit où l'on les voudra mettre. À cette cause et puisque j'ai déjà commencé à folâtrer en racontant les folies d'autrui, je ne laisserai à dire (pour donner du plaisir) ce qu'aucuns tiennent véritable, à savoir que quand on plante les raves et navets, si le planteur les prie de grossir pour faire profit à soi, sa famille et voisins, ils acquiescent à sa requête. Mais si ces choses sont ainsi, je ne puis entendre pourquoi le basilic prospère plutôt quand on le plante avec malédiction et injures que si on le mettait en terre avec toutes les belles cérémonies du monde. Mais laissons maintenant ces rêveries et venons à dire que si en délaissant toute superstition d'opinions frivoles, nous voulons purement et saintement commencer un ouvrage selon le devoir de notre religion, il se trouvera que le vers de Virgile adressant aux Muses est véritable, où il dit :

*Muses, de Jupiter vient le commencement,
Tout est rempli de lui dessous le firmament.*

À cette cause mon avis est qu'avant commencer une si grande entreprise, l'on doit (avant toute œuvre) purger la conscience, puis après dévotes oblations et sacrifices, mettre la main à la besogne, les prières tendantes afin que Dieu veuille donner sa Grâce et prêter secours, faveur et aide à la bonne

affection du commenceur, si que le parachèvement en puisse succéder bien heureux et prospère, de sorte que ce soit au salut de lui et des siens, à très longues années, avec accroissement de biens, tranquillité d'esprit, fruit de son industrie, honneur de lui et de sa famille, jouissance perpétuelle pour toute sa postérité. Qui est assez, comme il me semble.

Fin du second livre.